

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
REVUE CANADIENNE

1899

DEUXIEME VOLUME

Tome XXXVIe de la collection.

JUILLET.—1899.

1



L'ANNONCIATION, d'après A. Seifert,

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ. ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE
M. ALPHONSE LECLAIRE

35^e ANNÉE

1899

DEUXIEME VOLUME

Tome XXXVI^e de la collection.



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE

Montréal, Canada. 2



La Vierge avec l'Enfant Jésus bénissant.



LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

X

L'ANNONCIATION.

SUR le flanc de la colline où s'échelonne la petite *ville des fleurs*, s'élevait une modeste maison dont la Vierge avait hérité de ses parents. C'est là que depuis deux mois vivaient Marie et Joseph. L'Évangile ne nous dit rien de leur vie commune, mais nous pouvons conjecturer ce qu'elle fut. Joseph passait la plus grande partie de sa journée dans son atelier, situé à une centaine de pas de la maison. Marie s'occupait des soins du ménage et consacrait une large part de ses heures de solitude à la prière. Le temps des repas et la soirée les réunissaient. Leur amour tendre et respectueux, leurs célestes entretiens, leurs longs silences plus célestes encore, les questions muettes qu'ils s'adressaient sur leur mystérieuse destinée sont choses qui ne sauraient se traduire ni par la parole, ni par le pinceau ; les anges seuls en furent les témoins.

C'était le 25 mars, pendant une nuit calme et silencieuse du printemps. Joseph dormait peut-être, car il était minuit ; peut-être aussi était-il à Jérusalem pour la fête de Pâque. Notre mère bénie veillait et priait selon son habitude ; elle était abîmée dans la contemplation, peut-être dans l'extase :

“ Seigneur, Dieu de bonté,
 Disait-elle, vois l'abîme où git l'humanité !
 Plus d'âmes pour t'aimer, te bénir, te connaître...
 On méconnaît ta loi.
 Dieu Très-Haut, fais donc naître
 Ce Verbe Rédempteur, en qui nous avons foi !
 Sur la terre épuisée,
 Cieux, épandez votre rosée !
 Nuages d'or, pleuvez le juste Rédempteur !
 Que la terre s'entr'ouvre et germe son Sauveur ! ”

Soudain l'appartement s'illumine. L'Archange Gabriel apparaît aux yeux étonnés de la Vierge et la *salue pleine de grâce*. Saint Luc, dans son évangile, nous a dépeint cette scène sublime ; demandons maintenant aux artistes de nous la traduire à leur manière.

La fête de l'Annonciation était probablement célébrée dès les temps apostoliques ; dans tous les cas, c'est la plus ancienne des fêtes catholiques ; il n'est donc pas étonnant que nous trouvions la représentation de ce message angélique dans les peintures qui datent de la même époque. Entrons donc dans la catacombe de sainte Priscille, que l'on a si bien appelée la *Crypte de Marie*, à cause des nombreuses fresques qui la représentent ; et arrêtons-nous devant une peinture où l'on trouve au plus haut degré la fusion de l'esprit nouveau avec les formes antiques ; c'est une peinture de l'*Annonciation*, la plus ancienne que l'on connaisse, contemporaine de saint Jean. Sur un fond merveilleusement préparé et orné, dans un cercle formé par cinq rangées de pierres précieuses, apparaissent deux personnages. D'abord la Vierge Marie, assise sur une chaise antique, et ensuite un personnage, debout devant elle, à une certaine distance, qui semble lui parler. La

Vierge écoute, les yeux modestement baissés, la main droite appuyée sur le bras de son siège, la main gauche un peu jetée en avant, comme une personne qui fait une objection. Le personnage insiste. D'une main, il soutient le pallium dont il est vêtu sur sa tunique ; il avance l'autre du côté de la Vierge, comme un homme qui veut persuader. Ses yeux sont largement ouverts, pleins d'un feu céleste. La pose des deux personnages, la disposition de leurs vêtements, la modestie de l'une, l'insistance pleine d'autorité de l'autre, tout cela est du plus grand effet. On ne se lasse pas de regarder cette image de la Vierge, si digne, si modeste ; la chaste expression de son visage ; ce corps un peu affaissé sur sa chaise par l'étonnement et l'émotion. C'est du plus grand art. Quatre colombes placées aux quatre angles semblent traduire la parole de l'ange : *Spiritus sanctus superveniet in te*. C'est la forme qu'idéaliserà plus tard Fra Angelico dans les scènes de l'Annonciation.

Avant le onzième siècle, c'est dans les ivoires et les manuscrits conservés dans les musées d'Europe qu'il faut aller chercher les représentations de l'Annonciation. Avec le moyen âge elle fait son apparition dans les sculptures gothiques et dans les vitraux peints. Ces artistes étonnants, si grands et si humbles tout à la fois, qui ont raconté dans des poèmes de pierre et sur les vitraux de ces splendides monuments qu'ils nous ont légués, tous les mystères de notre sainte religion, ne se sont pas astreints, pour rendre l'idée mystique de l'Annonciation, aux circonstances de temps et de lieu, ni même à représenter la Vierge et l'ange auprès l'un de l'autre ; quelquefois ils sont séparés par des colonnes, souvent même dans des encadrements différents, ayant entre eux toute la largeur du tabernacle, de l'autel et même du chœur. Souvent dans ces représentations mystiques on voit dans un coin du tableau le Père éternel qui darde un

rayon de lumière sur le sein de la Vierge, quelquefois aussi une colombe, emblème du Saint-Esprit, vole ou glisse le long du rayon dans la même direction.

Vers le XIV^e siècle, pour accentuer davantage la dignité de Marie, dont le *fiat*, confirmé aussitôt par le *fiat* divin, la fait devenir à l'instant Mère de Dieu, l'usage s'introduisit de représenter l'ange prosterné devant elle. Un des plus beaux exemples de cette manière de traiter l'Annonciation est l'image miraculeuse de l'église *della Santissima Nunziata*, de Florence. La Vierge assise prononce ces paroles : *Ecce ancilla Domini*, inscrites devant elle. Le cou un peu tendu, la tête inclinée, les mains jointes et pressées contre sa poitrine, elle témoigne à la fois qu'elle se soumet et qu'elle se juge indigne ; elle est recueillie, pleine d'une grâce naïve. L'ange lui-même gagne en grâce et en suavité ce qu'on lui retire de dignité. Pour la première fois, nous lui voyons fléchir le genou devant Marie ; elle n'en est que plus humble. Un demi-sourire semble s'échapper des lèvres de l'Archange comme révélant le secret dont il est porteur, et répondant au pudique embarras de la douce Vierge ; pour elle, elle ne songe plus qu'à obéir, et toute son anxiété disparaît dans son aimable abandon.

Plus tard les artistes cherchant à exprimer davantage la grâce et la piété de ce mystère, représentèrent la Vierge debout, dans l'attitude ancienne de la prière, puis à genoux suivant l'usage qui a prévalu.

A partir de la Renaissance, pour rendre la scène plus pittoresque, ils peignirent fréquemment l'Archange suspendu sur ses ailes, dans un éclat lumineux. C'est de ce même désir de faire de l'effet, qu'est née l'intervention visible d'autres esprits angéliques, comme témoins de la salutation. Tous les chœurs célestes participèrent certainement à ce grand événement, au moins par la joie immense qu'il leur causa ; mais il est préférable de concentrer toute l'attention sur les deux seules figures de

l'humble Vierge qui devient en ce moment mère de Dieu, et de l'Archange privilégié chargé d'obtenir son consentement et de lui annoncer la grande nouvelle. Tout se passe alors dans une solennelle intimité. Si cependant nous pouvons excuser l'intervention respectueuse des anges, il n'en est plus de même lorsque l'artiste les fait jouer et se culbuter dans les nuages, comme à la recherche d'un pittoresque bien éloigné du recueillement qu'on est en droit d'attendre de ces esprits célestes. Le Sueur, le plus chrétien des grands artistes français, n'a pas su résister, sous ce rapport, à l'entraînement général. Néanmoins, si l'on ne considère dans ses tableaux que les figures principales de la Vierge et de l'Archange, il reprend de suite ses droits à notre estime. Dans la suspension aérienne de Gabriel, se montre toute la poésie du sujet, se présentant sous une face nouvelle. L'Archange repose sur ses ailes, ou plutôt les porte comme le signe de son agilité céleste, sans aucun effort pour s'en servir. Comme il descend du ciel, l'expression correspondante de la part de Marie est naturellement celle de la vénération et d'une soumission profonde. Le Sueur a bien rendu ces deux sentiments. Flaxman, voulant les accentuer, a été jusqu'à la raideur ; désirant rendre son ange grandiose, et comme une vision surhumaine, il a dépassé le but et l'a fait fantastique ; mais en deçà de ces exagérations, il y avait de la vraie grandeur dans le thème qu'il s'était proposé.

Nous doutons toutefois que l'on puisse jamais, dans cette voie, atteindre le charme que le Beato Angelico, en suivant la sienne, a su donner à ses *Annonciations*. C'est un sujet qu'il a souvent touché de son suave pinceau, avec certaines variations, si l'on considère qu'il représente la sainte Vierge tantôt assise, tantôt à genoux, et l'Archange tour à tour debout, incliné ou à genoux devant elle ; mais, avec ces différences accidentelles, il demeure dans un même ordre de sentiment, dont il s'est tout

d'abord trop profondément pénétré pour songer qu'on puisse en concevoir aucun autre. Assise ou à genoux, un livre à la main, ou fixée par ses seules pensées, Marie était toute occupée de Dieu ; l'Ange venant du ciel s'est abattu sur la terre, mais il n'y pèse pas, et l'on sent que, plus prompt que le désir, il regagnerait les régions célestes, du plus simple battement de ses ailes, teintées des riantes couleurs de l'iris, ou brillantes comme l'or du soleil. Dans cette atmosphère qui les enveloppe, et lui et Marie, ce n'est cependant pas l'éclat qui domine : la lumière est douce et c'est la paix que l'on respire. Avec quelle intime sérénité l'humble Vierge, les mains jointes ou croisées sur son cœur, tend la tête pour écouter les ordres divins, prête à les accueillir en toute simplicité et tout amour ! Que cet ange est pur sous ses formes humaines ! comme la chair et le sang sont loin de là ! Il incline aussi la tête, lui-même plein de respect, mais légèrement, car il parle au nom de Dieu, voilant sous son sourire et laissant voir par la transparence de son regard la ravissante délicatesse de ce mystère, d'où s'exhale la double suavité de la vierge et de la mère. Dans le tableau du *Gesù*, de Cortone, Gabriel porte le lis ; sur le reliquaire de *Santa Maria Novella*, le lis est placé dans un vase au milieu de la scène ; ailleurs le peintre a pu matériellement l'omettre, il n'en fait pas moins apercevoir la blancheur et sentir le parfum. Ce parfum est celui de l'*Ave Maria* dans toute sa fraîcheur, s'exhalant d'une âme pleine d'amour pour Marie et angélique elle-même. D'autres prendront la scène dans une autre de ses phases, pour en exprimer magnifiquement la grandeur et les fruits ; le peintre angélique la cueille dans sa fleur, et c'est assez pour qu'il nous en fasse goûter toutes les conséquences admirables.

Giovanni Sanzio, le père de Raphaël, a peint dans une *Annonciation*, l'enfant Jésus chargé de sa croix et descen-

dant à la suite de la colombe mystique le long des rayons émanés de Dieu le Père. Ce procédé qui a été suivi par plusieurs peintres, surtout pendant le seizième siècle, est fortement réprouvé comme favorisant l'hérésie des Valentiniens.

Aux quinzième et seizième siècles, le mystère de l'Incarnation était quelquefois représenté sous une forme allégorique, qui était, paraît-il, aussi familière à ces peuples du Nord, dont l'éducation religieuse se faisait au moyen des images, qu'elle serait énigmatique pour nous, si les savants travaux des RR. PP. Cahier, Martin et autres ne nous avaient dévoilé la science de la zoologie mystique du temps. Cette allégorie est ainsi conçue : Une licorne se réfugiant au sein d'une vierge pure, quatre lévriers la pressant d'une course rapide, un veneur ailé sonnait de la trompette. En voici l'explication : le fabuleux animal dont l'unique corne ne blessait que pour purger de tout venin l'endroit du corps qu'elle avait touché, figurait Jésus-Christ, médecin et sauveur des âmes ; on donnait aux lévriers agiles les noms de *Misericordia*, *Veritas*, *Justitia*, *Pax*, les quatre raisons qui ont pressé le Verbe éternel de sortir de son repos ; mais comme c'était par la Vierge Marie qu'il avait voulu descendre parmi les hommes et se mettre en leur puissance, on croyait ne pouvoir mieux faire que de choisir dans la fable le fait d'une pucelle pouvant seule servir de piège à la licorne, en l'attirant par le charme et le parfum de son sein virginal qu'elle lui présentait ; enfin l'ange Gabriel concourant au mystère était bien reconnaissable sous les traits du veneur ailé lançant les lévriers et embouchant la trompette. Un des plus beaux exemples de cette allégorie se voit dans les merveilleuses stalles sculptées de la cathédrale d'Amiens ; on la trouve aussi fréquemment représentée dans les anciennes estampes françaises et allemandes.

Alphonse Leclaire.

ARCHEOLOGIE PREHISTORIQUE

NOTRE siècle, malgré ses défaillances et ses fautes, aura cependant une gloire particulière à revendiquer : celle de découvertes scientifiques admirables, surtout dans le vaste champ de l'archéologie préhistorique. Les progrès réalisés dans cette dernière branche des connaissances humaines ont dévoilé à nos regards étonnés l'histoire de peuples depuis longtemps disparus, ou dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Les hiéroglyphes d'Égypte et les caractères cunéiformes des Assyriens sont maintenant devenus lecture courante, et bien des siècles inconnus sont venus s'ajouter aux annales de l'humanité.

Grâce aux efforts d'habiles explorateurs, le passé de notre continent s'est également éclairé d'une vive lumière, et bientôt, espérons-le, il n'aura plus de secrets pour nous.

Il y a à peine un quart de siècle, on n'avait pour ainsi dire aucune idée de l'ancienneté des civilisations dont l'Amérique avait autrefois été le témoin ; la science préhistorique les a en partie tirées du silence et de l'oubli qui enveloppaient leur passé, et les merveilleux édifices, palais, temples et ruines de toute nature qu'elle a mises au jour au Yucatan, au Mexique et au Pérou, nous font songer à ceux des peuples de l'Orient, tant par leur similitude que par leurs imposantes proportions.

M. Désiré Charnay, pour ne parler que des temps les plus rapprochés de nous, est un de ces explorateurs infatigables à qui nous devons les plus intéressantes

découvertes. Le résultat de ses voyages au Mexique et dans l'Amérique centrale (1867-1882), est consigné dans son grand ouvrage intitulé : "LES ANCIENNES VILLES DU NOUVEAU MONDE."

De tous les points de l'Amérique, le Mexique est peut-être la région qui offre à l'archéologue les plus étonnantes richesses ; l'anthropologie et l'ethnographie y ont puisé d'abondants renseignements.

Leopoldo Batres, l'un des savants les plus compétents du Mexique, inspecteur et conservateur des monuments archéologiques de ce pays, découvrait, en 1886, les ruines de Xochicalco, situées dans l'État de Morelos, Mexique, ruines couvertes de sculptures en relief et d'hiéroglyphes rappelant la civilisation de Palenque.

Nous avons cru jusqu'ici que les Quichuas et les Aymaras étaient les plus anciens peuples du Pérou, mais les découvertes de M. Moreno tendent chaque jour à faire admettre l'existence de races encore plus anciennes, et dont la civilisation était plus avancée que celle des gens des pueblos de l'Amérique du Nord. De nombreux édifices sont sûrement antérieurs aux Incas, à ceux du moins dont l'histoire a conservé le souvenir. Ils offrent une certaine ressemblance avec les monuments de l'Asie. En vérité, notre continent est loin d'être aussi nouveau qu'on l'avait d'abord pensé.

En 1895, on mettait à découvert, dans le Guatémala, au pied du volcan Agua, un village entier d'une époque préhistorique. En le déblayant de l'épaisse couche de cendres et de lave qui le recouvrait complètement, on a dégagé une grande quantité d'ustensiles de ménage, des plats, des vases et des armes. On a découvert des vases en verre d'une grande délicatesse, un marteau, des épées, des massues et de petits poignards en silex, tous bien aiguisés, effilés et d'une élégante facture.

Durant la même année, M. de Brettes, dans un voyage

d'exploration à travers la république de la Colombie, découvrait des plaques pectorales dans la grotte de Sierra Nevada, près Macheta, et en envoyait des épreuves photographiées à la Société de géographie de Paris. Les originaux, en or massif, ont été offerts au Pape Léon XIII par le gouvernement colombien. L'intérêt principal qui se rattache à ces ornements, c'est qu'ils ont une ressemblance frappante avec les insignes portés autrefois par les grands prêtres juifs et assyriens. Ils sont d'ailleurs travaillés avec beaucoup d'art. On les attribue aux Chibchas, peuple d'origine du territoire actuel de la Colombie, que l'on regarde comme un des auteurs de l'antique civilisation de l'Amérique du Sud, et qui connaissaient le secret de la fonte des métaux.

Mais ce qui surpasse notre attente et l'idée que l'on se faisait de l'ancienne civilisation mexicaine, c'est la découverte qu'un Indien vient de faire d'une statue en terre cuite de grandeur naturelle.

C'est en fouillant une caverne auprès de la ville autrefois célèbre de Tezcuco, qu'il a fait cette trouvaille. Cette statue est aujourd'hui déposée au musée de New-York. Elle se divise en trois sections différentes. La tête, fabriquée d'un seul morceau, était rattachée au tronc par un tube. La seconde section comprend la partie centrale du corps, et la troisième les jambes. Ces sections ont été moulées séparément. Les parties nues ont été peintes en rouge foncé. Les vêtements n'indiquent aucune trace de couleur. Ceux-ci consistent en une blouse à manches très courtes, attachée par derrière. On aperçoit encore les restes d'une pièce de coton serrée autour des reins. De longues guêtres nouées au-dessous du genou recouvraient les jambes. La chaussure se composait de sandales protégées du côté de la cheville et maintenues par des courroies passant l'une entre l'orteil et le second doigt, l'autre entre le troisième et le quatrième doigt. Il

est impossible de déterminer l'origine de cette statue ; il n'y a aucun doute cependant qu'elle est antérieure à la conquête espagnole. C'est tout ce que l'on en peut dire pour le moment.

L'année suivante, 1896, M. W. Niven, minéralogiste attaché au musée d'histoire naturelle de New-York, se trouvait au Mexique dans le but de rechercher les gisements de grenats roses, estimés à une grande valeur par les Indiens. Dans une de ses explorations à travers le pays, on lui fit connaître l'existence de ruines considérables qu'aucun Européen n'avait encore visitées, et dont les Indiens eux-mêmes n'avaient conservé qu'un vague souvenir. Il parvint, après d'assez grandes difficultés, à s'assurer les services d'un guide capable de lui donner quelques renseignements et consentant à l'accompagner.

“ Cette ville, dit le marquis de Nadaillac, qui a rendu compte de cette découverte dans la *NATURE* du 19 juin 1897, ensevelie sous les sables du désert, est probablement Quechmictoplican, cité mythique pour la plupart et dont quelques archéologues conservent seuls la tradition. Elle est située à quarante milles N.-O. de Chipalcingo, la capitale de l'État de Guerrero. La marche pour y arriver fut longue et pénible à travers un pays désolé, sans chemins, sans sentiers, sans points de repère, sans habitants même nomades ; sur un assez long parcours, M. Niven ne rencontra qu'un petit nombre de huttes de misérable aspect, habitées par des hommes plus misérables encore. Il put cependant renouveler en partie des provisions qui commençaient à lui faire grand défaut.

“ Les jours succédaient aux jours, rien ne se révélait à notre explorateur. Il commençait à céder au découragement, à douter de la fidélité de son guide, de l'exactitude de ses renseignements, lorsque le péon lui fit remarquer

les traces d'une ancienne route évidemment construite par les hommes et qu'ombrageaient des arbres à la puissante végétation. Le lendemain M. Niven fut bien dédommagé de ses fatigues et de ses peines : une ville immense se déroulait devant lui ; aussi loin que ses regards pouvaient porter, la vallée, les collines étaient couvertes de ruines. Une porte formée de blocs de pierre grossièrement équarris, cimentés avec de l'argile et surmontés d'un linteau plus grossier encore, y donnait accès. M. Niven, durant un court séjour, se hâta de parcourir la vallée ; partout à ses pieds, des ruines, des temples, des monuments ensevelis sous le sable et sous la poussière des siècles, cachés par la végétation tropicale. Çà et là surgissaient des colonnes brisées, des pans de murs à demi écroulés, derniers témoins de l'ancienne cité.

“ Sûr désormais du succès, persuadé des riches découvertes que les fouilles lui réservaient, M. Niven revint à New-York organiser une expédition. Il fallait avant tout de l'argent, ce nerf des expéditions, comme de la vie. Un riche financier voulut en faire les frais et, fait à citer, à la seule condition que son nom ne serait jamais prononcé. Le zèle désintéressé pour le progrès de la science primait chez lui toute vanité personnelle.

“ La saison était favorable ; notre explorateur hâta ses préparatifs et, dès le 7 août 1896, il se mettait en route pour le Mexique. A Chipalcingo, il organisa sa caravane, il acheta des chevaux, des outils, des armes, et il se procura un petit nombre d'ouvriers. Ce fut la partie la plus difficile de sa tâche ; l'habitant du Guerrero, très indolent de sa nature, aime peu la fatigue et le travail, il craint le danger et recherche surtout les liqueurs fortes, que M. Niven se refusait énergiquement à comprendre parmi ses bagages.

“ Après quelques retards inévitables, on se mit enfin en route, cette fois gaiement et sans préoccupation. Notre

explorateur reconnut toute la superficie de la ville, égale en étendue, nous dit-il, à celle de New-York. Un premier examen lui permettait déjà d'affirmer qu'elle était d'origine relativement récente et qu'elle ne remontait pas à ces temps fabuleux qu'on se plaît trop facilement à attribuer à l'ancienne civilisation nahuatl.

“ Avant les Aztecs, les sanguinaires et fanatiques habitants du Mexique, la ville avait été peuplée par une race plus douce et plus civilisée, les Mayas, de race nahuatl, les initiateurs de la civilisation dans l'Amérique centrale et qui, vaincus sans doute par les Aztecs, avaient dû céder la place à leurs féroces ennemis. Mais M. Niven croit que ni les Aztecs, ni les Mayas ne furent les fondateurs de Quechmictoplican ; il croit avoir découvert les traces d'une race primitive à laquelle avaient appartenu les premiers habitants de la ville. La construction et la décoration des édifices qu'il regarde comme les plus anciens, viennent, dit-il, à l'appui de cette hypothèse. C'est, on le voit, la même confusion qui se produit sur l'origine de toutes les villes anciennes ; les fouilles pourront seules résoudre le problème.

“ On a reconnu jusqu'à présent vingt-deux temples et de nombreux autels ; ils forment les principaux monuments de la ville. Les autels sont érigés sur de colossales pyramides en adobes que l'on peut apercevoir de tous les points de la cité. Avec un peu d'imagination, il est facile de se figurer les sacrifices sanglants dont ces autels furent le théâtre et les milliers de victimes humaines y périssant, comme à Mexico, sous le couteau du sacrificateur. Les temples étaient généralement construits en pierres de grande dimension équarries avec soin ; souvent les fondations restent seules ; plus loin, les murs s'élèvent encore à plusieurs pieds de hauteur. Quelques-uns des temples couvrent une surface de 600 pieds carrés. Au centre, on remarque constamment un autel mesurant

5 à 20 pieds de hauteur et en moyenne 15 pieds carrés à sa base. Les autels ont évidemment joué un grand rôle dans la vie religieuse et sociale des habitants.

“ Nous reproduisons un de ces temples. Les marches qui y conduisent, les arabesques qui l'ornent, les fenêtres qui s'ouvrent sur les bas côtés, offrent de nombreuses analogies avec les constructions d'Uxmal, de Labna, de Kabah, de Chichen-Itza. Mais il faut ajouter que l'on n'a trouvé jusqu'à présent aucun de ces hiéroglyphes indéchiffrables, si nombreux dans les villes du Yucatan.

“ Deux immenses colonnes en pierre au sommet arrondi se dressent en avant du temple ; on a prétendu y voir les témoignages du culte phallique si commun dans toute l'Amérique centrale et qui, parti de l'Inde, se retrouve aussi chez la plupart des nations de l'antiquité.

“ A Cerro Porterio et à Calchiatepet (ce sont les noms donnés à différentes parties de la ville), on remarque deux pyramides de 65 pieds environ de hauteur. A côté d'elles, des temples mesurant 600 pieds sur 200. Les fouilles exécutées sous l'un de ces temples mirent au jour, à 9 pieds de profondeur, un autel, et, sous cet autel, un vase en terre cuite renfermant soixante-deux objets en nacre. Quatre de ces ornements figuraient des têtes humaines avec des coiffures étranges, les autres des oiseaux, des poissons, des animaux divers. Le vase a été malheureusement brisé par le pic d'un ouvrier. Les débris rassemblés avec soin ont été envoyés avec les objets qu'il renfermait au musée national de New-York.

“ Les souterrains sont plus nombreux que dans toute autre des anciennes villes américaines ; à Organos, à Tejas, M. Niven découvrait des salles immenses à moitié comblées par des dépôts de cendres et de poteries brisées appartenant à des époques fort différentes. A Xochocotzin, il trouvait une tête sculptée sur pierre mesurant 7 pieds

de longueur ; la figure est expressive et la coiffure assez singulière n'était pas connue. A Texcal, l'édifice entier était souterrain et les fouilles n'ont pu découvrir jusqu'ici que les dalles qui formaient la toiture. Partout, dans les temples, comme dans les souterrains, les explorateurs recueillaient, au milieu de nombreux débris de poterie, des rondelles, des perles, des boucles d'oreilles, des masques, des amulettes, des ornements de toute sorte en jade ou en écaille.

“ J'ai dit que les nombreux bas-reliefs en stuc ou en pierre ne portaient aucune inscription. Sur l'un d'eux on a cru distinguer des signes hiéroglyphiques.

“ Des ossements humains amoncelés formaient un ossuaire de 20 pieds au moins de longueur. Quelques crânes furent retirés intacts, mais ils tombèrent en poussière au premier contact de l'air. C'est un fait regrettable, puisqu'ils auraient permis l'étude anthropologique de la race qui a laissé des traces si remarquables de son passage. De nouvelles recherches auront, nous l'espérons, un meilleur succès.

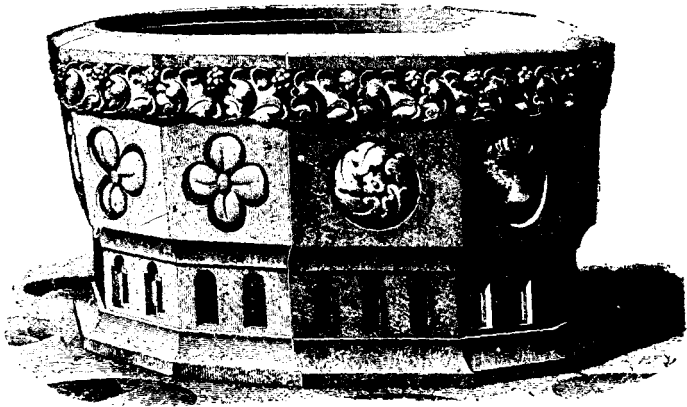
“ Les peuples arrivés du Nord qui s'établissaient successivement dans l'Amérique centrale appartenaient probablement à la race nahuatl. C'est aux diverses branches de cette souche féconde que sont dus les monuments en ruines qui couvrent aujourd'hui encore le Mexique, le Yucatan, le Honduras, le Guatémala, le Nicaragua et que nous retrouvons jusque sur l'isthme de Tehuantepec. C'est à cette race, nous l'avons dit, que nous attribuons aussi la ville nouvelle que M. W. Niven nous a révélée.

“ La civilisation de ces peuples était avancée ; les monuments qui leur survivent le prouvent sans réplique. L'espace nous manque pour entrer dans les détails que la question comporte ; nous voulons seulement citer, en terminant, quelques vers d'une ode sur les vicissitudes de

la vie composée par un roi nahuatl de Tezcuco, mort vers 1472, et qu'un de ses descendants nous a conservée. Le roi, faisant un retour sur lui-même, s'écrie : " Non, tu ne seras pas oublié ; non, le bien que tu as fait ne sera pas perdu pour les hommes ; car le trône que tu occupes n'est-il pas le don du Dieu sans égal, le puissant créateur de la vie, celui qui fait et qui abaisse les princes et les rois ? " Nous ne pouvons continuer cette citation ; disons seulement que les strophes suivantes témoignent des mêmes sentiments que l'on est étonné de trouver chez un de ces Américains antérieurs à la conquête espagnole, trop facilement considéré comme un barbare."

Alph. Gagnon.

(A suivre.)



LE HASARD



AUX jours de mon enfance,
Tout le monde croyait
Que de la Providence
Notre sort dépendait ;
Mais, bah ! l'on sut plus tard
Que tout vient du hasard.

Il faut bien se soumettre
A la science du jour ;
Autrement c'est commettre,
Oui, c'est commettre un four !
Jouissons sans retard
Des faveurs du hasard.

Le mot a fait fortune,
L'impie a ricané :
Le Dieu qui l'importune,
Est enfin détrôné ;
L'enfant et le vieillard
Dépendent du hasard !

Ni Dieu, ni roi, ni maître,
Vive la liberté !
Le singe, notre ancêtre,
Ne fut jamais dompté.
Nous mourrons tôt ou tard,
Affaire du hasard.

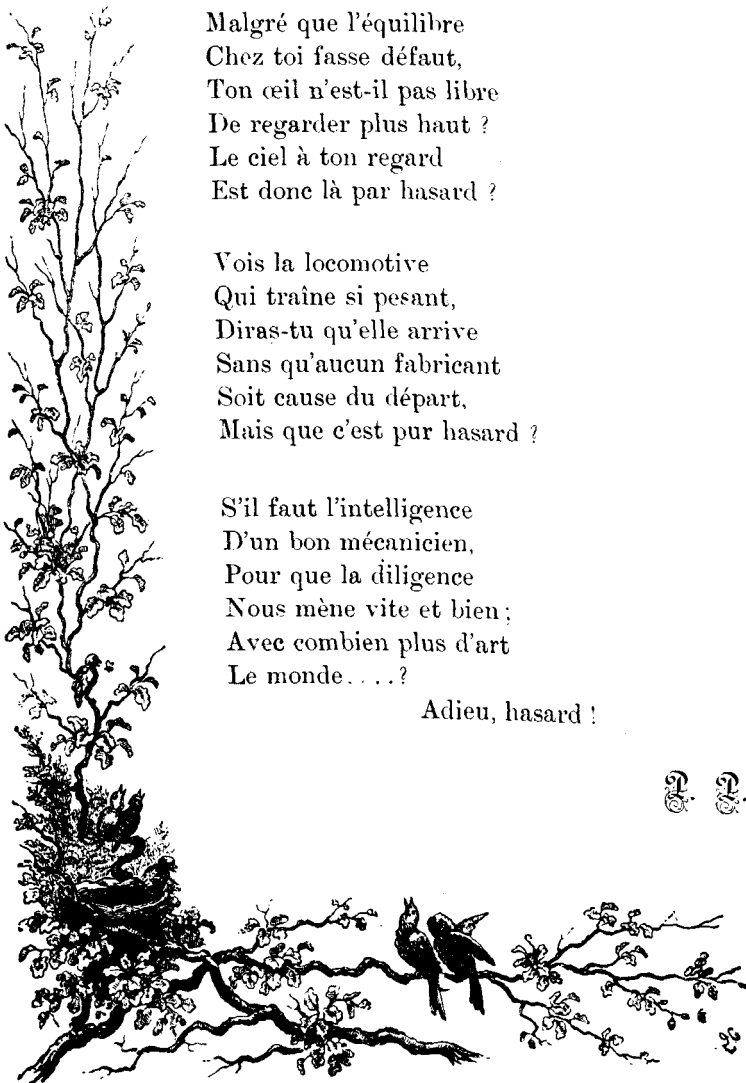
—Que dis-tu, misérable ?
 Toi, fils d'une guenon !
 Tu n'es pas charitable,
 Ni très fier de ton nom !
 Ni singe, ni lézard
 N'est issu du hasard.

Malgré que l'équilibre
 Chez toi fasse défaut,
 Ton ceil n'est-il pas libre
 De regarder plus haut ?
 Le ciel à ton regard
 Est donc là par hasard ?

Vois la locomotive
 Qui traîne si pesant,
 Diras-tu qu'elle arrive
 Sans qu'aucun fabricant
 Soit cause du départ,
 Mais que c'est pur hasard ?

S'il faut l'intelligence
 D'un bon mécanicien,
 Pour que la diligence
 Nous mène vite et bien ;
 Avec combien plus d'art
 Le monde . . . ?

Adieu, hasard !



LABRADOR ET ANTICOSTI

Par M. l'abbé Huard, A. M., Supérieur du séminaire de Chicoutimi et directeur du "Naturaliste canadien." (1)

J'AI connu l'auteur de ce livre il y a plus de quinze ans, je crois. J'étais alors chargé de l'administration de la justice dans le district de Chicoutimi, et j'y allais trois fois par an considérer la cour supérieure. Ces voyages obligatoires avaient bien leurs désagréments ; mais ils avaient bien leurs charmes, que je n'ai peut-être pas assez appréciés, et que je regrette quelquefois.

Je suis arrivé à l'âge où l'on tourne volontiers ses regards vers le passé, et quand je les dirige sur Chicoutimi, j'y vois revivre dans mes souvenirs plusieurs hommes que j'aimais y rencontrer, et qui sont maintenant disparus.

Il en est un surtout dont la mémoire m'est chère, et qui fut le premier évêque de Chicoutimi. Je ne crois pas avoir jamais rencontré dans ma vie un homme dont le commerce fût plus agréable, et j'ai passé avec lui bien des soirées charmantes, au presbytère et au séminaire, qu'il a successivement habités.

C'est dans une de ces soirées que je fis la connaissance de M. l'abbé Huard. Il me paraissait alors bien humble et bien timide ; mais je crois qu'il s'est débarrassé de sa timidité depuis, tout en gardant la dose d'humilité qui convient à son état.

(1) 1 vol in-8°, chez Beauchemin et Fils, Montréal, 1897.

Il m'intéressa bientôt par son originalité et par la tournure humoristique de son esprit. Son ton était toujours mesuré, et plutôt lent que vif. Sa parole était hésitante, et sa phrase courte ; mais il n'en appréciait pas moins les hommes et les choses avec une note satirique assez accentuée.

Son étude favorite alors était celle des coléoptères, dont il faisait collection ; mais ses travaux embrassaient tout le champ de l'histoire naturelle, et c'est dans le commerce des bêtes sans doute qu'il a appris à mépriser l'homme—le plus détestable des animaux.

Tout naturellement, quand il a songé à fonder un journal, il en a cherché le type et le nom parmi ses amis les plus chers, c'est-à-dire en dehors de l'espèce humaine. Un journaliste, a-t-il pensé, est un bipède à plumes, et mon journal sera un oiseau—que j'ajouterai à ma collection. Mais les petits oiseaux me plaisent beaucoup mieux que les grands ; donc mon journal sera le plus petit mais le plus beau de tous les journaux—pardon, je veux dire *de tous les oiseaux*.

Et c'est ainsi que l'*Oiseau-mouche* naquit à Chicoutimi. Ce nom est-il prétentieux ou modeste ?—Je n'en sais rien ; car il peut être l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre.

Ce qui est certain, c'est que ce nom oblige. L'abonné d'un journal ainsi nommé s'attend d'y trouver, dans une exigüité remarquable de format, l'élégance de la forme, l'éclat des couleurs, la finesse de la langue, la grâce et la richesse des ornements, la délicatesse des plumes.

Toutes ces qualités brillantes, le volatile les possède. Mais il les tient de la nature, et la reproduction parfaite des beautés de la nature dans les œuvres humaines n'est pas seulement difficile ; elle est impossible.

Pourquoi ? Pour l'excellente raison que l'artiste de la nature n'est rien autre que Dieu.

Tout ce qu'on a droit de demander à l'*Oiseau-mouche*

est donc de faire tous ses efforts pour se rapprocher le plus possible de son idéal, et nous croyons qu'il y travaille consciencieusement.

Peut-être même pourrait-on lui reprocher de pousser trop loin l'imitation de son modèle, et d'avoir pris quelques-uns de ses défauts.

S'il faut en croire Buffon, l'*oiseau-mouche* est rageur. Quand les fleurs sur lesquelles il se pose manquent de fraîcheur et de parfum, il les déchire ; et si les grands oiseaux ont le malheur de lui déplaire, il se jette sur eux et il les pique tant qu'il peut de son bec, aigu comme une aiguille.

Nous n'affirmons pas que le journal commet les mêmes malices. Nous venons de dire qu'il est consciencieux ; et nous le laissons faire là-dessus son examen de conscience.

On lui reproche aussi de ne pas se poser uniquement sur les fleurs, de ne pas se nourrir uniquement de sucres parfumés, et de voltiger quelquefois sur le terrain sans fleurs ni parfums de la politique.

Si cela est vrai, nous invoquons pour l'accusé les circonstances atténuantes : c'est le savant naturaliste que ses instincts de collectionneur attirent vers cette faune d'un genre particulier qu'on appelle la politique. Et nous sommes sûr qu'il n'en travaille pas moins de toutes ses forces à métamorphoser en brillants papillons ces intéressantes chenilles qu'on nomme les écoliers.

Le rédacteur de l'*Oiseau-mouche* est aussi le directeur du *Naturaliste canadien*. C'est une revue savante d'histoire naturelle dont on dit du bien ; mais je ne suis pas en état de la juger, car je n'appartiens pas au monde scientifique.

Mais pourquoi nous parler de ces journaux, dira-t-on peut-être, dans un article consacré à l'appréciation de l'ouvrage *Labrador et Anticosti* ?

C'est parce que j'ai retrouvé dans ce volume le *journaliste* et le savant *naturaliste*, en même temps que le prêtre. M. l'abbé Huard possède ces trois titres à l'attention et au respect des lecteurs ; or il s'est reproduit tout entier dans son livre.

Labrador et Anticosti est un *journal de voyage*, dans un pays presque sauvage, où l'homme est petit et la nature grande, dans un pays de missions où le missionnaire fait de grandes choses ignorées, et où la nature prodigue ses beautés sans chercher les admirateurs.

Or ce journal rend compte exactement, et d'une façon charmante, des impressions du touriste. On y sent à la fois l'émotion du prêtre touché des merveilles de l'ordre surnaturel, la verve du journaliste jugeant les œuvres purement humaines, et le naturel du savant admirant les travaux et les productions de la nature.

Quel bonheur pour l'homme de Dieu de lier connaissance avec ces braves et croyantes populations canadiennes et acadiennes échelonnées sur la rive nord de notre grand fleuve ! Oh ! les belles âmes pleines de simplicité et de candeur ! Oh ! les intéressantes études de psychologie religieuse et morale !

Quelle puissance pour l'homme de science que ce tête-à-tête prolongé avec la grande nature ! Quel vaste champ d'observations que ces latitudes ignorées ! Quels beaux spécimens de la faune et de la flore partout exposés à ses regards !

Il faut voir avec quel intérêt, je pourrais dire avec quel amour, il observe et décrit les spectacles si variés pour l'artiste de la mer et de ses rivages, des rochers, des montagnes et des bois, des poissons, des oiseaux et des fleurs, trouvant partout les enseignements qui se dégagent des choses.

Sa topographie n'est pas seulement exacte, elle est animée. C'est un diorama où l'on voit se succéder en

pleine lumière tous les paysages les plus pittoresques de la côte nord. C'est plus encore, c'est un cinématographe où l'on voit les personnages se mouvoir, non pas comme des automates, mais comme des êtres vivants.

Et pourtant, tout est décrit et raconté sans aucun effort de style. L'écrivain ne vise jamais à l'effet. Il ne recherche pas les nouveautés de mots, ni de phrases. Il écrit comme il cause, simplement mais allégrement, avec une bonne humeur inaltérable, en parsemant son récit de douces plaisanteries et de fines épigrammes.

M. l'abbé Huard est un peu pessimiste ; mais cela n'altère pas sa gaiété, ni sa verve amusante. Son pessimisme n'embrasse d'ailleurs que ses rapports avec l'humanité. Ses griefs contre les bêtes ne sont toujours pour lui que des sujets à badinage.

Quand le soir vient sur les rivages de l'Anticosti, et quand il est tout enveloppé par des légions de taons à cheval, il s'écrie : tiens, *de la cavalerie !* Quand les mouches forment des nuages qui lui cachent le ciel, il s'extasie sur *la richesse de leurs yeux d'or aux reflets verdâtres*. Viennent les moustiques : oh ! ceux-là sont *des barbares qui n'ont aucune idée de loi, ni d'égards, ni de réserve quelconque* ; et il les compare aux moustiques *civilisés*, qui sont plus humains.

Sur la côte du Labrador il y a une population de chiens considérable ; et il paraît que ce sont des aboyeurs et des hurleurs tels qu'on n'en entend dans aucun pays du monde, la nuit. C'est en plaisantant aimablement que notre ami apprécie les concerts nocturnes de ces *virtuoses* qui l'empêchent de dormir.

Ils paraissent en vouloir, non seulement à la lune, comme le chien de Théophile Gautier :

“ Voici l'heure où le chien contre la lune aboie, mais aux étoiles et à la nature entière.... Ce sont des aboiements étouffés, des hurlements aigus et prolongés, des inénar-

rables gémissements poussés sur tous les tons de la gamme la plus fantastique par des centaines et des centaines de ces impitoyables musiciens des *Labrador bands* !”

Je pourrais citer de nombreuses pages de ce genre où se montre toute la verve humoristique de notre auteur. Il y a surtout, vers la fin du volume, un récit de la création du monde, fait par un écolier du Labrador, qui est d'une rare originalité.

Mais je crois en avoir dit assez pour faire juger de l'œuvre, qui est d'une lecture facile, agréable et instructive.

A.-B. Routhier.



MGR ALEXANDRE TACHE, O. M. I.

ET PREMIER ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

L y aura cinq ans le 23 juin, que les restes du premier archevêque de Saint-Boniface reposent en paix à l'ombre de sa cathédrale, entourés du respect, de la piété et de la gratitude de son illustre Successeur, gardien affectueux de sa mémoire, ainsi que du clergé et des fidèles de son diocèse.

Au retour de ce touchant anniversaire, j'ai voulu déposer sur sa tombe quelques fleurs composées de notes rapides sur la carrière si bien remplie de cet homme de bien, et de nos sentiments de reconnaissance pour les œuvres sorties de sa main bienfaisante.

Ce n'est pas la vie de cet illustre prélat que je me propose de présenter en ce moment. Son histoire, intimement liée à celle du Nord-Ouest, dépasserait de beaucoup le cadre plus modeste que je me suis tracé. Je ne me propose que de buriner les traits les plus marquants de cette grande figure, dont l'ombre plane encore sur nos vastes prairies, rassembler ce qu'il y a de plus saillant dans ce noble caractère et mettre en pleine lumière les côtés par où il a su s'imposer davantage à notre affectueuse admiration.

Ce n'est donc qu'un simple tableau que je viens offrir, dégagé des mille incidents de cette vie mouvementée, pour ne laisser voir que les qualités dominantes du cœur et de l'esprit du premier archevêque de Saint-Boniface.

Le long et pénible apostolat de Mgr Taché couvre une période de 49 ans, toutes remplies de labeurs incessants et de douloureux sacrifices. Pendant près d'un demi-siècle, il se dépensa pour le bonheur de ceux qui lui étaient confiés et embrassa dans sa sollicitude pastorale tout le Nord-Ouest.

Il venait d'entrer dans sa 22^e année, lorsqu'il aborda sur les rivages de Saint-Boniface.

C'était en 1845. Le poste le plus avancé au nord, lui fut confié à l'aurore de sa vie de missionnaire. Ordonné prêtre à l'automne de 1845, il partait au printemps suivant, avec Mgr Lafèche, pour aller fonder la mission de Saint-Jean-Baptiste, à l'île à la Crosse.

Le choix de ce poste s'indiquait tout naturellement comme l'endroit le plus favorable à l'exercice de leur ministère. En effet, cette mission était peu éloignée du Portage La Roche, où se faisait le grand rendez-vous des brigades de la rivière McKenzie avec celles du Fort Garry. L'île à la Crosse se trouvait donc sur la grande voie de l'ouest et du nord et à la porte des trois grands lacs de l'extrême nord. Bientôt les infirmités de Mgr Lafèche ne lui permirent guère d'entreprendre de longues courses.

Mgr Taché était à cette époque un voyageur infatigable, et qui dans plus d'une circonstance, rendit des points aux traiteurs de la compagnie de la baie d'Hudson. Les canots ou les raquettes semblaient pour lui n'offrir que des charmes.

Il paraît que ce n'était pas commode d'aller camper plus loin que lui ou de le dépasser sur la route.

Pendant que Mgr Lafèche instruisait les sauvages de la mission, Mgr Taché se portait donc vers les régions environnantes, annonçant partout la bonne nouvelle. Il s'avança jusqu'au lac Athabasca et fut le premier missionnaire à visiter ce lac.

Ces deux illustres évêques avaient le don des langues. Quel travail ingrat il leur fallut s'imposer pour apprendre les idiomes des peuplades qu'ils venaient évangéliser !

Il n'existait alors qu'un vocabulaire très imparfait et une petite grammaire fort élémentaire sur la langue crise. Ce travail avait été préparé par le Rév. M. Thibault, mais on ne possédait encore aucun manuscrit sur la langue montagnaise, qui était celle des sauvages du Nord.

Pour apprendre les mots de cette langue et deviner les règles qui la gouvernent, Mgr Taché n'avait qu'un interprète métis sans instruction. Jamais si pauvre professeur n'eut d'élève plus facile et mieux doué. Au printemps de 1847, il parlait suffisamment le montagnais pour commencer à prêcher dans cette langue. Ses missions eurent un tel succès, que même quelques années avant sa mort, des vieux Montagnais en conservaient encore un touchant souvenir.

Toutefois, nommé en 1850 coadjuteur de Mgr Provencher, il dut bientôt dire adieu à l'île à la Crosse et prendre la direction du diocèse.

Il s'élança alors à travers les prairies, les raquettes aux pieds, escorté d'une traîne à chiens. C'était là tout son équipage épiscopal. Dormir sous la voûte des cieux, enseveli sous la neige, jusqu'à 63 nuits dans un seul hiver, se porter d'une tribu ou d'une mission à une autre, souffrir de la faim et du froid, perdu au milieu de ces immenses solitudes, et exposé parfois à périr pendant les tempêtes d'hiver, se trouver le plus souvent au contact de sauvages grossiers et superstitieux, fonder des établissements nouveaux, pourvoir aux besoins des missionnaires et de toutes ces chrétientés éparses sur un si vaste territoire, tel fut l'abrégé des premières années de son laborieux épiscopat.

Sous son souffle inspirateur, on vit se dresser des autels

près des postes de la compagnie de la baie d'Hudson les plus fréquentés. Qu'Appelle, Saint-Albert, Lac-La-Biche, Saint-Laurent, Athabasca, devinrent des missions permanentes qui firent souche. De ces centres rayonnèrent de zélés Oblats à la poursuite des camps sauvages et érigeant plus tard des chapelles dans des régions plus éloignées, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint le cercle boréal.

Lorsque Mgr Taché mourut, les Esquimaux qui habitent dans des huttes de glace sur les rives de la mer Polaire, avaient entendu les paroles de salut, et le territoire qui relevait autrefois de sa juridiction épiscopale, constituait deux diocèses et deux vicariats apostoliques. Quoiqu'il ne fût chargé dans la suite que de l'administration du diocèse de Saint-Boniface, il ne se désintéressa jamais de ce qui avait été auparavant son héritage. Il continua à entourer de sa puissante protection et de ses lumières ces missions lointaines et difficiles.

Il suivit avec intérêt les développements de la foi dans ces contrées et Saint-Boniface demeura le centre distributeur de tout ce qui était nécessaire pour les missions du McKenzie.

Lorsque Mgr Provencher s'éteignit, en 1853, le diocèse de Saint-Boniface ne comptait que deux paroisses et trois prêtres séculiers.

Mgr Taché laissa, à sa mort, 38 paroisses desservies par des religieux et des prêtres séculiers, et un grand nombre de missions confiées pour la plupart à des PP. Oblats. Il avait établi trois communautés nouvelles : les PP. Jésuites, les chanoines réguliers de l'Immaculée Conception et les Cisterciens Réformés. Il appela deux communautés nouvelles de religieuses : les sœurs des Saints-Noms de Jésus et Marie et les fidèles compagnes de Jésus. Le collège Saint-Boniface, l'hôpital du même endroit, des pensionnats dans sa ville épiscopale, à Winnipeg et dans plusieurs paroisses, furent construits sous sa direction

immédiate ou avec son concours et son assistance. Bref, il n'est pas un endroit de l'archidiocèse qui ne rappelle le souvenir de sa sollicitude, de son dévouement et de ses sacrifices.

* * *

On ne comprendrait toutefois que très superficiellement le caractère de Mgr Taché, si l'on s'en tenait exclusivement au récit de ses pénibles voyages et des diverses œuvres sorties de ses mains bienfaisantes. Tout ceci n'est pour ainsi dire que le côté extérieur de ce grand évêque, tel que ses contemporains ont pu le saisir.

Pour retrouver et réunir dans un harmonieux ensemble les traits épars de sa physionomie, il faut chercher ailleurs et pénétrer jusque dans la partie la plus intime de son âme, pour y découvrir tout ce qu'elle contenait de grandeur et de bonté. Dieu avait déposé de riches trésors dans ce cœur d'élite, qui le faisait gémir sur toutes les douleurs et s'intéresser à toutes les infortunes. Ces nobles sentiments ont ceci de particulier qu'au lieu de s'épuiser par les aumônes qu'on en fait, ils s'accroissent au contraire d'autant. Aussi, Mgr Taché sut les multiplier en les déversant avec surabondance sur tous ceux qui lui étaient confiés. Sensible à l'excès, le moindre heurt le blessait douloureusement et était pour lui une cause de grande souffrance. Son âme se meurtrissait à toutes les aspérités de la vie, à un tel point, qu'on serait presque tenté de croire que son organisme si délicat se fût mieux accommodé aux calmes douceurs d'un cloître, qu'aux froissements nombreux inhérents à une carrière épiscopale.

Cette tendresse si touchante était relevée cependant par un esprit vigoureux et qui ne connaissait pas les lassitudes de la lutte. Aussi il tint ferme le gouvernement de son église pendant les tempêtes qui l'agitèrent.

Comme les Macchabées des Israélites, il demeura sur la brèche, combattant pour les siens, réclamant avec des accents émus et une éloquence virile, les droits imprescriptibles de la vérité et de la justice.

A certains moments, quand des événements graves se produisirent, sa parole autorisée ébranla tout le pays et fut répercutée par toute la confédération. Qu'il faisait beau de le voir au milieu de ces jours tourmentés, calme et serein, conservant toujours son même état d'âme et un merveilleux tact des circonstances.

L'adversité ne put rien contre sa douceur, tout comme la prospérité n'avait pu altérer sa modestie.

A côté de ce grand évêque, homme de lutte, placé au siège d'une province qui a connu bien des orages auxquels il fut intimement mêlé, il existe un homme affectueux, tendre, timide parfois, qui se répand avec ses amis en un flot de paroles caressantes. C'était là surtout qu'il se révélait entièrement. On sentait qu'il éprouvait une excessive jouissance dans ce commerce intime où il semblait pour ainsi dire vous mendier une parole d'affection.

Il a moins connu que qu'il soit, cette petite passion qui s'appelle la vanité.

Il a pu aimer la gloire, je veux dire celle qui consiste à faire triompher la vérité ; mais il a dédaigné le bruit. On ne saurait avoir l'âme plus haute que la sienne. Les consolations banales et les joies éphémères n'avaient aucun charme pour lui. Il préférait goûter les douceurs du renoncement chrétien.

Il conserva toute sa vie, une véritable tendresse pour la population métisse et les sauvages. Son âme s'échappait souvent des occupations dévorantes de son épiscopat pour se transporter vers les missions qui avaient été les témoins de ses premiers labeurs et de ses premières souffrances.

Aussi ce ne fut pas sans de vifs sentiments d'inquiétude qu'il vit l'Ouest s'ouvrir aux flots pressés de l'émigration. Sans doute il aimait trop son pays, pour ne pas se réjouir des développements de ses ressources et de l'augmentation de ses richesses. Mais, au-dessus de ces intérêts matériels, une préoccupation plus grave hantait son esprit. Il se demandait avec crainte et angoisse, ce qu'allaient devenir les anciens colons du pays, en face des vagues envahissantes des nouveaux venus.

Il faut bien l'avouer, le progrès est un mot fascinateur qui a enfanté bien des infortunes et qui broye souvent les races qui s'attardent à ne pas suivre son char triomphant. Il ressemble à ces chariots immenses qui, dans l'Inde, portent les idoles et écrasent pour arriver au temple les fidèles qui se précipitent en foule sous ses roues meurtrières.

Les changements que les nouveaux colons apportèrent dans le pays le transformèrent en peu d'années. L'ancienne population qui l'habitait, fut surprise et enveloppée de toutes parts par une société et une organisation nouvelle pour laquelle elle n'avait pas été préparée. Le caractère d'un peuple, œuvre lente des siècles, ne se modifie pas dans un jour.

Habitué à des mœurs simples et à de longues courses au sein des prairies désertes, les métis ignoraient les contraintes de notre civilisation.

Les uns erraient par caravanes, à la poursuite des troupeaux de bisons qui couvraient la plaine et dont le nombre semblait dépasser tout calcul. D'autres chargeaient les légendaires charrettes de la Rivière-Rouge, dont les moyeux en bois faisaient gémir tous les échos des alentours de leurs voix stridentes, et transportaient les richesses de la compagnie de la baie d'Hudson dans les divers postes échelonnés jusqu'aux pieds des montagnes Rocheuses. D'autres enfin dirigeaient les barges chargées

de fourrures vers la factorerie d'York, pour en rapporter les étoffes des manufactures anglaises. Ils étaient les souverains du pays.

Dans leurs longs voyages, ils s'arrêtaient près du premier cours d'eau qui leur plaisait, y plantaient leurs tentes et allumaient le feu du camp, auprès duquel ils apprêtaient leur frugal repas, tandis que d'autres, nonchalamment couchés sur le gazon, se perdaient dans des rêveries ou des nuages de fumée.

Tout cet état de choses et les jouissances qu'il leur apportait est disparu pour toujours. On comprend avec quelle triste mélancolie l'ancienne population se rappelle ces beaux jours d'antan et regrette amèrement d'avoir été troublée dans le milieu qui lui convenait si bien. Elle aimait tant à humer l'air frais de ces déserts.

Forcée de se résigner à une vie sédentaire, cette race s'est étiolée et amoindrie.

Elle avait sa grandeur et sa beauté, dans ses prairies natales, au sein de cette existence vagabonde. La civilisation, en la forçant à briser avec ses traditions, lui a porté une blessure cruelle qui ne s'est jamais cicatrisée. C'est à nous d'étudier leurs douleurs avec une attention compatissante, d'interroger ces angoisses que nous ne pouvons plus déjà comprendre et de bien nous rendre compte des froissements de cette ancienne société refoulée jusque dans ses derniers retranchements et dont on arrache comme par lambeaux les habitudes qui lui étaient naguère si chères.

Mgr Taché, qui avait vécu avec eux et conservait pour eux, dans les replis les plus intimes de son cœur, des affections toutes particulières, assista à cette transformation d'un peuple avec souffrance et regrets.

Il s'ingénia de mille façons à leur porter secours et à les couvrir de sa protection.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si le nom de Mgr

Taché possédait chez eux une influence si extraordinaire et une puissance si prépondérante. Il faut, dit saint Ambroise, qu'un évêque ait deux choses toujours ouvertes, le cœur et la main : le cœur pour aimer ses frères et la main pour les soulager et les bénir.

Ces paroles ont reçu leur application entière dans la conduite de Mgr Taché pour ses chers métis.

On peut bien dire en effet, sans exagération, qu'il avait la main toujours tendue pour les secourir et le cœur plein de compassion pour les consoler et les encourager.

Il semblait qu'il était incapable de rien refuser quand il s'agissait de leur être utile. Il avait vécu dans leur commerce intime et il se plaisait à répéter qu'il n'existait pas une seule famille métisse qui lui fût inconnue dans tout le Nord-Ouest. De fait, il connaissait pour ainsi dire l'histoire intime et la généalogie de chacune de ces familles. Il possédait une si heureuse mémoire que lorsque quelque métis désirait avoir des renseignements sur ses ancêtres, il s'adressait infailliblement à Mgr Taché et ne manquait pas d'être satisfait. Bref, il était un véritable répertoire vivant des hommes et des choses du Nord-Ouest d'autrefois.

*
* *
*

Vous me demanderez peut-être où il avait puisé cette sûreté de jugement, cette vaste érudition qui lui permettait de parler pertinemment sur presque toutes les questions, cette intuition presque prophétique des événements qui se préparaient pour l'avenir et cette sage prévoyance qui caractérisait tous ses actes. Demandez-le plutôt à la brise de l'Ouest et à ces immenses plaines qui ont été les témoins de ses courses apostoliques. Elles vous diront que le silence de ces déserts est bien propre aux graves méditations et invite aux profondes réflexions. La méditation élève les pensées et leur donne une

solidité qu'on ne retrouve point chez les esprits superficiels qui ne prennent pas le temps d'approfondir leur sujet.

La retraite et le silence du désert répondent à des besoins du cœur de l'homme et la solitude chrétienne est rarement stérile. Que de fois, monté sur ses raquettes, suivant péniblement la traîne à chiens, n'ayant pour tout compagnon qu'un pauvre sauvage, pendant que le souffle glacial du nord faisait entendre sa voix plaintive, Monseigneur, livré à ses seules pensées, s'entretenait de graves problèmes et de leur solution pour le bonheur des âmes qui lui étaient confiées.

La vie contemplative mûrit et développa sa haute intelligence. Il n'y a pas de meilleure préparation pour former les grands caractères. C'est du fond des déserts et des cloîtres que sont sortis les plus puissants génies qui ont gouverné le monde et régénéré l'Europe.

La véritable science s'allie mal aux occupations absorbantes et au bruit distrayant de la foule.

Mgr Taché puisa dans ces longues heures de recueillement, des ressources pour les jours d'épreuve de son épiscopat.

*
* *

Pendant sa carrière apostolique, il vit le fruit de nombreuses années de sacrifices emporté par le souffle des mauvaises passions, comme ces plantations luxuriantes des oasis que dessèche en un instant le simoun du Sahara. Il est une chose toutefois bien consolante, hâtons-nous de le dire, et qui révèle toute la grandeur de son caractère.

Les coups de la fortune et l'ingratitude des hommes infligèrent à son cœur des blessures bien sanglantes, mais ne réussirent jamais à décourager ce grand lutteur, cet athlète de la justice. Il ne connut ni les enivrements de la gloire, ni les abattements de la défaite. Se repliant sur

lui-même, il trouvait dans la grandeur de son âme et la voix de sa conscience un appui ferme qui lui permettait de demeurer calme et confiant.

*
* *

Mgr Taché avait passé une partie de sa vie au contact de la sauvagerie. On serait tenté de croire que dans ce milieu, il n'eut guère trouvé d'occasions de se former aux belles manières et aux exigences des rapports sociaux. C'était un fait notoire, cependant, que toutes les fois qu'il se trouvait en grande compagnie, il faisait le sujet de l'admiration, par le charme de sa conversation, le sel gaulois dont il l'assaisonnait et la noblesse de ses manières. Il déployait dans tous ses rapports un tact et une distinction qui indiquaient dès l'abord un esprit supérieur. C'est qu'il trouvait dans son cœur des trésors de sentiments généreux, qui s'épanchaient naturellement sur tous ceux qui l'approchaient.

Il avait l'amabilité courtoise des chevaliers du moyen âge. Sa politesse innée, son esprit communicatif et bienveillant, le sourire affectueux qui se promenait sans cesse sur ses lèvres donnaient un attrait irrésistible à son commerce. Il avait recueilli dans ses lointaines missions une foule d'anecdotes dans la note gaie. Il savait même, à l'occasion, émailler ses récits de quelque allusion spirituelle à certains défauts qu'il désirait corriger chez ses ouailles et décocher un trait mordant, tout en ayant l'air de l'émousser le plus possible. Ceux qui se sentaient touchés étaient les premiers à admettre que la morale était bonne à prendre.

*
* *

Il était d'une initiative incessante. On sentait l'effort attentif et persévérant d'une main laborieuse et énergique. Il voulut toute sa vie contrôler lui-même les finances de son diocèse.

Il fit valoir le patrimoine épiscopal avec sagesse et économie. Un père de famille aurait pu apprendre de lui bien des choses sur la manière de gouverner sa maison. Aucun détail ne lui échappait ou lui paraissait être une quantité négligeable. C'est ainsi qu'il surveillait la construction de tous les édifices religieux, se faisait rendre compte des travaux qui s'y faisaient et jusqu'au plus petit meuble qui ornait chaque salle. Habitué de bonne heure à régler jusqu'aux moindres minuties de son archevêché, il conserva ce soin jusqu'à sa mort. Dans les dernières années de sa vie, on le pressait, bien des fois, de se décharger de cette administration miticuleuse sur quelque membre de son clergé, mais ce fut toujours peine inutile.

*
* *
*

Comme écrivain, Mgr Taché a laissé des pages inoubliables. Qui n'a senti des larmes inonder sa paupière en lisant les adieux déchirants qu'il fait à sa bonne mère, lorsqu'il s'éloigne du rivage natal pour aller ensevelir son existence au Nord-Ouest ?

Dans ses ouvrages, on sent battre, pour ainsi dire à chaque ligne, son cœur ardent pour le bien et on est émerveillé en même temps des beautés littéraires qu'il sème à pleines mains. Son âme facilement vibrante s'enthousiasme à la vue des beautés de la nature et trouve des accents d'une poésie suave et mélodieuse.

Dans ses derniers écrits, on entend parfois les gémissements de son âme blessée.

La vallée de la vie n'est plus illuminée des feux de l'aurore. Il la considère aux derniers rayons du soleil prêt à disparaître dans la brume et ses yeux se voilent de larmes. Un vent de tristesse semble avoir passé sur sa lyre et sa voix devient souvent angoissée. On y retrouve des mélodies désolées sur lesquelles planent des ressouvenirs de jours meilleurs.

Les idées qu'il répand dans ses écrits, ont le plus souvent pour source, des observations qu'il a faites lui-même. Son expérience et la sûreté de son jugement lui viennent du travail original et direct de ses facultés au contact des hommes et des choses, de son tact rapide et de son attention infatigable et minutieuse. C'est sur la pratique et non sur la spéculation que se basent son opinion et ses calculs. Jamais son regard ne demeure superficiel et sommaire. Il plonge dans les angles obscurs et dans les derniers fonds, pour bien saisir la raison ultime des choses.

De là son goût pour les détails, car ils sont le corps et la substance de l'objet. La main qui ne les a pas saisis ou qui les lâche ne tient qu'une écorce, qu'une enveloppe. Aussi, à cet endroit, sa curiosité est insatiable. Il avait horreur des notions vagues, écourtées et de surface.

Son style est animé, flexible, d'un tissu délicat sur lequel se détachent des fils habilement noués qui chatoient et flattent l'œil.

On y admire surtout l'habileté avec laquelle il sait rendre, au moyen de jolies et subtiles nuances, les impressions les plus fugaces et les plus flottantes.

* * *

Comme orateur sacré, Mgr Taché jouissait d'une grande réputation. Les foules accouraient au temple pour entendre sa parole chaude, vibrante, débordant de vie et d'onction. Son éloquence ne s'arrêtait point à l'épiderme pour ne caresser pour ainsi dire que l'intelligence et faire sur l'âme l'effet stérile d'une mélodie agréable.

Elle pénétrait comme le glaive, jusqu'au centre et à la moelle du cœur, pour y enfoncer le trait victorieux de la grâce, le germe de la conversion et du salut.

Sa parole majestueuse et tendre tombait à flots préci-

pités de sa bouche, et faisait naître de profondes émotions.

Il s'élevait facilement à de hautes considérations d'un ordre supérieur, et, dans les circonstances solennelles, il planait comme un aigle dans les hauteurs intellectuelles, vers lesquelles il entraînait ses auditeurs avec des élans irrésistibles.

*
* *
*

Celui que Dieu appelle à de grandes choses doit boire la coupe jusqu'à la lie. Il semble que telle est la grande loi qui s'impose à l'humanité. Dieu se plaît à broyer davantage ces élus de sa droite, qu'il a choisis pour être les instruments de ses miséricordes. La véritable grandeur ne s'allie qu'aux vertus solides ; or, c'est la souffrance qui épure les cœurs et consume tout ce qui ne repose pas sur des motifs supérieurs, pour n'y laisser que les éléments des choses vraiment dignes d'admiration. C'est que les épreuves sont une quasi-nécessité pour empêcher les amis de Dieu de s'attédir au contact du siècle et de tourner leurs affections vers des choses éphémères. Mgr Taché eut l'insigne privilège d'être servi à merveille sous ce rapport. Dieu lui donna un grand cœur pour aimer et souffrir et, comme il le réservait à l'accomplissement de grands desseins, il ne lui ménagea pas les sacrifices et les douleurs. Il dilata pour ainsi dire son âme pour augmenter en lui la puissance de mieux ressentir les épreuves de son épiscopat.

Les plus cruelles lui furent réservées au déclin de sa course. Elles hantèrent sa couche funèbre et empoisonnèrent les derniers jours de son existence. Il mourut avant d'avoir vu luire l'aurore d'une ère meilleure. Ce soleil s'est couché dans les nuages et l'éclat du matin ne le réveillera plus.

Son nom ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui l'ont connu et l'histoire lui réservera une page d'honneur comme un des grands évêques de l'église du Canada et comme l'un des hommes les plus illustres, les plus bienfaisants et les plus patriotiques auxquels le Canada ait donné naissance. Il a combattu toute sa vie pour la vérité. La vérité ne vieillit pas et ceux qui la servent participent à sa jeunesse éternelle et à son incomparable beauté.

La mémoire des hommes de bien se perpétue de génération en génération et brille éternellement d'une auréole de gloire.

Toutefois il est une autre récompense autrement précieuse qui est réservée aux hommes vertueux et bienfaisants. C'est la seule, d'ailleurs, que recherche la vertu et qui soit digne d'elle. C'est la jouissance d'un véritable repos après les agitations de la vie et la possession d'un bonheur assuré après tant d'amères déceptions.

Aussi, aujourd'hui, qu'il fait bon pour ce zélé missionnaire, ce vaillant évêque, de presser dans ses bras, dans la cité des élus, son illustre prédécesseur Mgr Provencher.

S.-G. Prud'homme.

Saint-Boniface, 5 juin 1899.



LE "HOME" DES MILLIONNAIRES DE NEW-YORK

PAR une juste ironie des choses, le millionnaire, le tout-puissant millionnaire est impuissant à jouir de ses millions sans le secours des autres. Le penseur dans l'intimité de sa méditation, l'ermite au désert, le pauvre de vocation et de vœu, n'a besoin de personne ; la présence de ses semblables le gêne et l'offusque ; Crésus, abandonné à lui-même, est un coffre-fort dont le secret lui est inconnu. Il est comme un mineur, un interdit en tutelle. Il lui faut un entrepreneur de son train-train journalier et de ses fêtes, il faut un nautonier à sa barque. Pour vivre, il a besoin de la vie d'un autre, il ne peut se passer d'un mécanicien. Il est comme ces instruments de musique qui gisent lamentablement près des pupitres dans l'attente du chef et des musiciens qui feront vibrer leur âme.

L'intendant investi de cette charge s'appelle, aux États-Unis, *gentleman in waiting*, gentilhomme de service, gentilhomme de la chambre, comme, dans la maison d'un roi, un monsieur d'honneur, un fonctionnaire à tout faire. C'est un homme du monde, de la même société que son seigneur, mais qui, n'étant pas millionnaire, est forcé de tourner dans l'orbite du million, pour satisfaire ses propres goûts de luxe. Il est jeune ou vieux, beau, bien fait, mis à la dernière mode ; il a de l'esprit, de l'entregent, du tact, il est doué d'un flair d'artilleur qui n'a pas besoin de la hausse pour pointer sa pièce. Son sens

diplomatique s'exerce en outre dans la plus délicate des fonctions, celle de secrétaire des commandements de la reine du logis. Entendu par là qu'il lui commande, sans en avoir l'air. La femme de son ami millionnaire, — car celui-ci est l'ami intime obligé de son fidèle Achate, — ne vivrait pas heureuse si quelqu'un n'écartait de sa route les importuns et les gêneurs, et ne savait admettre dans son intimité que les gens dont la visite lui est agréable. Le nombre et la qualité des élus dépend de son jugement sans appel. Quelle finesse de doigté pour ne pas réprouver de belles âmes qui auraient dû passer à la droite !

Madame a ses grandes et ses petites réceptions. A chacune d'elles correspond une catégorie différente d'invités. A chaque volet son tri, non seulement le même grain, mais des grains qui sympathisent entre eux. Sélection essentiellement délicate !

Madame a aussi ses engagements à remplir, et ils sont nombreux. C'est à lui de tenir la liste des visites à rendre, des lunchs, des déjeuners de mariage, des thés, des dîners, des spectacles et des bals. Madame s'embrouillerait dans tant d'affaires sérieuses, elle commettrait des oublis fâcheux, que son guide attentif lui évite, en ajoutant du même coup à son renom d'urbanité.

Les talents du secrétaire des commandements de madame ne se donnent carrière que dans la coulisse. Ni la main ni les fils qui mettent la marionnette en mouvement ne doivent se laisser même soupçonner. Il n'apparaît jamais comme maître des cérémonies, mais en ami de la maison, invité à jouir au même titre que les autres des petits bonheurs que la maîtresse de la maison aurait dans l'ombre laborieusement préparés pour lui. Dans la satisfaction d'une belle digestion, on reporte volontiers sur elle toute la gloire.

Au salon, il apparaît comme le boute-en-train, l'âme de la société, toujours prêt à tout, à conduire un cotillon

comme à faire la partie d'échecs d'une vénérable aïeule ; il sait tapoter du piano et chanter ; enfin, il semble n'être que le plus utile et le plus aimable des invités. Personne ne s'y trompe, c'est le secret de Polichinelle, mais nul n'a l'air de s'en douter. Il accomplit son *business social*, et c'est tout ce qu'on lui demande.

L'un de ces plus proéminents *gentlemen in waiting* est M. Winfield Scott Hoyt, qui cumule en plus dans la maison de William K. Vanderbilt les fonctions de lord amiral et de connétable. Tantôt sur la Méditerranée, à bord du *Vaillant*, tantôt à Paris, achetant des chevaux. Son importance est telle qu'il fait pâlir, aux yeux de ses amis, la gloire de son grand-père, le général Winfield Scott.

M. Richard Peters a rempli les fonctions de *gentleman in waiting* chez John Jacob Astor et George Gould. On l'appelle familièrement *Dick*. Autrefois fort riche, il lui semble bon d'abriter sa ruine à l'ombre des millions d'autrui.

Autour du *gentleman in waiting* en premier gravitent souvent de jeunes attachés, dont les attributions sont déterminées : l'un est secrétaire particulier, l'autre est maître des écuries, un troisième est pourvoyeur des fournitures, un quatrième est conservateur des clefs ou superintendant des palais. D'autres n'ont pas de fonctions définies, ils ont leur tabouret à la cour, avec mission d'être gais et de ne manquer à aucun des devoirs du courtisan. Tous sont appointés pour leur office et on les augmente lorsqu'ils ont su rendre la maison agréable. Triboulet n'a pas encore fait son apparition, mais cela viendra. Il y a déjà des menins pour les petits dauphins.

Ne semble-t-il pas qu'il soit impossible de copier plus servilement l'état des maisons seigneuriales d'autrefois, des maisons royales d'aujourd'hui ?

II.—LES GENS DE MAISON.

Le secrétaire particulier est le grand chef du *butler* ou maître d'hôtel, de la gouvernante (*housekeeper*) et du chef de cuisine.

Le *butler*, le plus important personnage de la haute domesticité, gouverne tous valets, laquais et autres larbins ; la *housekeeper* règne en maîtresse absolue sur toutes suivantes, femmes de chambre, lingères et servantes généralement quelconques ; le chef de cuisine est souverain dans son domaine, où grouillent marmitons, gâte-sauce, laveurs de vaisselle et autres aides.

Chacun de ces chefs de service choisit son personnel à son gré, l'emploie ou le destitue, paye ses gages, lui assigne sa tâche, règle ses heures de travail.

Les maîtres de la maison connaissent à peine de vue tout ce personnel, qui change si souvent qu'ils ne s'étonnent jamais de rencontrer de nouvelles figures dans les corridors. Ils ne connaissent que les chefs de division, les femmes de chambre et les valets de chambre, les hommes qui se tiennent dans le *hall*, les serveurs. Avant qu'ils se lèvent, les salons, la salle à manger, le hall, sont mis en état et aérés, sans qu'ils rencontrent jamais les femmes employées à ce service. Quand ils quittent leurs appartements, les domestiques des valets et des femmes de chambre y entrent, ni vus ni connus.

Le *butler* reçoit généralement 100 dollars par mois, parfois 200. Le chef de cuisine de 6 à 10,000 dollars par an ; le cocher autant. La *housekeeper* de 50 à 75 dollars par mois, les femmes de chambre et autres filles de service 14, 16 et 18 dollars par mois.

Dans une grande maison, il ne peut y avoir moins d'une trentaine de domestiques. Ces gens de bas étage (*below stairs*) ont leur cuisine, leur salle à manger, leur *hall* dans le sous-sol. Un cuisinier est affecté à leur

service. Rien ne devant déranger l'honnête homme qui dîne, a dit Berchoux, ils ont même des serveurs. Le linge de table, la verrerie, la porcelaine dont ils usent, ont été spécialement achetés pour eux.

C'est un état de maison où les inférieurs jouissent d'une supériorité incontestable sur la plupart des humains, et si vous n'aviez pas fréquenté le premier étage, en entrant dans le sous-sol, vous pourriez vous croire introduit parmi des gens de bonne compagnie. Chacun y tient son rang, les airs condescendants et les apparences de respect n'y manquent pas, on y est courtois avec les dames, on s'y tient sur la réserve avec les messieurs. C'est une copie pas trop chargée des usages du monde, à moins que le *butler*, trop façonné aux manières de monsieur, ne soit devenu sa caricature, ou que, dans la *housekeeper*, on ne voie trop la contrefaçon grotesque de madame. Parfois la critique s'en mêle, l'office ne peut pas toujours être d'accord avec le salon, alors les airs affectés de *lady* et de *gentleman*, la parodie de leurs paroles et de leurs gestes pourraient fournir à un théâtre matière à la plus désopilante des charges.

Les *leaders* de cette société ont leurs réceptions. Ils invitent à dîner ou en soirée des gens de leur monde et se montrent fort exclusifs. Il y a *butler* et *butler*, tous les *butlers* ne sont pas égaux entre eux : le premier ministre de Belgique a beau porter le titre, exercer les mêmes fonctions que le premier ministre de la Grande-Bretagne, il ne lui est pas égal. Le *butler* de Vanderbilt ou d'Astor ne fraye pas avec le *butler* d'un petit millionnaire, il est socialement au-dessus de lui. La *housekeeper* ne connaît, de son côté, que des dames très comme il faut, c'est-à-dire en service dans les maisons les plus riches.

Qui s'étonnerait de ces prétentions de l'office connaîtrait mal l'état social américain. Ces *butlers* et ces *housekeepers* ont, pour la plupart, reçu une brillante éducation et sont

gradués des collèges et universités. Des gens qui touchent des gages de 6 à 10,000 dollars se sentent d'aplomb et trouvent en outre, dans l'apparente considération que leur témoignent leurs sous-ordres, dans l'envie qu'ils soupçonnent autour d'eux, dans l'importance attachée à leurs fonctions, dans la façon courtoise de leurs maîtres, des aubaines qui relèvent à leurs yeux la servilité de leur condition. Ce n'est pas le monde renversé, c'est un monde en place qui n'est pas toujours à sa place, qui parfois pourrait être dans toute autre place ; fourvoyé dans une administration privée et qui pourrait figurer dans une administration publique. Parfaitement, et cela est si vrai, qu'ayant reconnu les capacités de leurs serviteurs, leur ponctualité, des maîtres bienveillants les ont fait entrer dans les sociétés et les compagnies qu'ils président et ont favorisé leur avancement de telle sorte qu'ils ont fini par y occuper d'importantes fonctions.

Beaucoup de ces gens de haute domesticité, instruits par les lectures, les renseignements des journaux, le frottement journalier avec les hommes d'affaires, se sont lancés eux-mêmes dans la spéculation, sont devenus riches et quelques-uns millionnaires. Pour bien se rendre compte de la situation, du genre d'état social dont jouissent en Amérique les gens de maison, il faut imaginer une vaste communauté de volontaires des deux sexes, qui envoie des groupes à domicile composés d'individus supérieurement stylés et entraînés à tenir une maison de millionnaire. La maison leur appartient, ils la gouvernent à la manière de ces traiteurs et de ces entrepreneurs de fêtes publiques ou privées, auxquels on la livre momentanément, sur lesquels on se décharge des soins d'un dîner ou d'un bal. La seule différence est qu'ils sont à demeure. On dirait le parlement d'un pays où le roi règne, mais ne gouverne pas. Le roi, la cour, sont sous leur tutelle et leur contrôle.

On peut encore imaginer que ces maisons de millionnaires sont des hôtels privés, pourvus d'un merveilleux rouage de directeurs et d'employés qui l'exploitent pour la jouissance exclusive d'une famille et de ses invités. Ils y sont les maîtres, très autocrates, et les rendent impénétrables aux visiteurs dont la figure ne leur revient pas.

A-t-on voulu les mettre à l'épreuve, ou faire une expérience sur leurs millionnaires? Le fait est que dans l'amusante comédie que nous allons raconter, la nature humaine apparaît sous un assez vilain jour.

Une jeune fille, reporter dans un grand journal de New-York, s'avisa, il y a quelque temps, de se déguiser en mendicante et d'aller frapper à la porte d'une dizaine des plus riches maisons de la Cinquième Avenue.

“ Je me serais bien gardée, a-t-elle raconté, de demander de l'argent, je n'aurais pas même été écoutée. Mais j'ai pensé qu'une pauvre fille, avec une figure avenante (et ma figure est avenante), en demandant gentiment un morceau de pain, aurait quelque chance de ne pas être repoussée.

“ A la vérité, en sortant avec mon panier, je me demandais s'il serait assez vaste pour contenir toutes les choses exquisés qu'on allait me donner, et je me réjouissais à la pensée des heureux que je ferais en leur distribuant le produit de ma collecte.

“ Je sonnai d'abord à la porte d'une magnifique résidence, construite en pierre, avec une entrée imposante et d'adorables motifs d'architecture. Un *butler* plein de dignité apparut dans le hall, fit quelques pas et s'arrêta court. Il me toisa stupéfié et se retira sans mot dire.

“ J'en fis autant et allai donner deux vigoureux coups de pouce à la sonnette du sous-sol. A cet appel surgit une servante correctement attifée.

“ —Soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger, lui demandai-je timidement.

“ L'expression du mépris de sa figure fut épique. Je répétais, sur un ton plus assuré.

“ — Non, grogna-t-elle, nous n'avons rien, et elle me tourna le dos.

“ Mauvais début ; mais courage !

“ Dans une autre maison, je fus reçue par une jeune soubrette française, fort gentille, qui me dit d'attendre une minute et qu'elle allait m'apporter quelque chose. Elle revint presque aussitôt avec deux grandes tartines de pain frais, généreusement beurrées.

“ — Cela vous va-t-il ? me demanda-t-elle. Je suis fâchée de n'avoir rien autre à vous donner pour l'instant.

“ Et elle paraissait contrariée, comme si j'avais droit de demander quelque chose de mieux.

“ — C'est très aimable à vous de me donner cela, lui dis-je d'un petit air reconnaissant. Vous êtes la première qui m'avez donné quelque chose, et j'avais peur de vous demander, de crainte d'être refusée.

“ — Ce doit être si dur de demander à manger, me répondit-elle en soupirant.

“ Bonne nature ! et un si drôle de petit jargon anglais !

“ La troisième visite que je fis fut à la résidence d'un homme politique bien connu pour son amour de la bonne chère. Je supposais qu'il devait tomber de sa table les miettes les plus friandes.

“ La jeunesse qui vint m'ouvrir était accorte, souriante, encourageante, mais quand je lui fis connaître le but de ma visite, elle fixa son regard sur quelque invisible objet à six pouces au-dessus de ma tête et se mit à chanter sur un ton monotone :

“ — Il n'y a rien aujourd'hui, absolument rien. Réellement, il n'y a rien.

“ — Mais ne voulez-vous pas demander à la maîtresse de la maison de me faire donner quelque chose ?

“ — Il n’y a rien aujourd’hui, absolument rien. Réellement, il n’y a rien.

“ C’était un refrain.

“ Et sans me permettre d’entonner mon troisième couplet, elle disparut me laissant fort inquiète du sort de ces pauvres riches condamnés aujourd’hui à jeûner.

“ Tout en cherchant à chasser de ma pensée le spectacle de ce dénuement, je fis une autre étape qui me conduisit au palais de Russel Sage.

“ Là, même comédie.

“ — Donnez-moi un morceau de pain.

“ — Il n’y a pas de pain.

“ — Donnez-moi un verre d’eau, dis-je, prise d’une subite inspiration.

“ — Il n’y a pas d’eau.

“ — Du coup, j’éclatai de rire. Penser que le pauvre millionnaire n’a ni pain ni eau, le moins que puisse avoir un prisonnier, c’était touchant à se tordre.

“ Ailleurs, il n’y avait rien, parce que le cuisinier était absent.

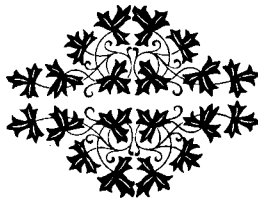
“ Enfin, après avoir traîné de palais en palais, je rentrai chez moi avec deux tartines de beurre dans mon vaste panier.”

En vérité, la plaisanterie est d’un goût douteux, si elle est pittoresque. La mendicité, telle que nous la connaissons en Europe, est inconnue en Amérique. Une véritable armée de mendiants de profession exploite, en hiver surtout, les campagnes et les petites villes ; ils sont fort connus, sous le nom de *tramps*. Ils se présentent généralement d’une manière assez tranquille dans les maisons, demandent sans menace de la nourriture et des vêtements, mais n’inspirent pas moins la terreur. Ventre affamé est toujours à craindre. On conçoit très bien qu’on cherche dans les grandes villes à décourager ces mœurs

vagabondes. Aussi est-ce un fait inouï qu'un *tramp* s'introduise dans les domiciles, à New-York, par exemple.

On en trouva un, il y a deux ans, dans la maison de l'un des Astor. Il s'y était faulilé sans être aperçu et s'était couché dans le lit très confortable de quelque *butler*, et avait dormi du sommeil de l'innocence, sans se rendre coupable d'autre méfait. L'aventure était très drôle et eut du retentissement. Il est évident que si les millionnaires permettaient l'accès de leur maison aux mendiants, ce serait toute la journée des processions interminables, des queues dont les méandres formidables enserreraient d'une triple ceinture les demeures opulentes. Pour éviter ces redoutables inconvénients, la charité des millionnaires ne s'exerce pas à domicile, elle se répand sur les institutions philanthropiques avec une générosité qu'on sait inépuisable.

L'apparition d'une petite mendiante, de figure si avenante fût-elle, ne pouvait donc que jeter un froid, en contrariant des habitudes si sagement établies. La fausse *tramp* qui a raconté sa petite odyssee d'une façon aussi spirituelle, devait être la première à savoir qu'elle courait à des rebuffades inévitables, dont l'odieux ne pouvait retomber sur les millionnaires. Son équipée n'en a pas moins fait ressortir la sécheresse de cœur de ces subalternes gavés et repus, quelque atténuantes que soient pour eux les circonstances.



UN PROFESSEUR INTERESSANT

27 octobre 189 .

NOUS voici de retour à Paris, heureusement ! car il fait un temps épouvantable.

Les vilaines journées apparaissaient déjà quand nous étions encore à la Christinière ; aussi, nous n'avons pas attendu la rentrée des chambres pour revenir à Paris.

Je commençais à trouver les heures d'une longueur mortelle. J'avais beau déchiffrer partitions, sonates et le reste, lire des romans anglais pleins de "flirtations," casser des aiguilles sur mon ouvrage de chez Henry, rien n'y faisait. Ce ciel gris, cette pluie qui tombait avec un petit bruit monotone me donnaient le spleen. J'en étais venue à jouer au loto avec les enfants.

Et le plus irritant, c'est que j'avais l'air d'être la seule à m'ennuyer ainsi... Entre deux grosses averses rageuses, Geneviève et Patrice reprenaient leurs courses dans les champs, avec leur Allemande Meta.

Maman se reposait de tous ses invités de l'été, et papa, enfermé dans son cabinet, passait ses journées avec M. Desbarres, son secrétaire, à préparer des discours, des rapports, des comptes rendus, etc., à répondre à ses électeurs....

Cela m'étonne toujours de voir papa si occupé, car j'entends répéter souvent que les députés n'ont rien à faire... Après tout, ce sont peut-être ceux de la gauche.

Papa, naturellement, est de la droite ; il est même un des hommes les plus remarquables de son parti.

Je ne parle pas ainsi parce que je suis sa fille ! Le duc de Blancas, M. Saint-Edme, tout le monde dit qu'il est un grand orateur ! Les jours où il doit prononcer un discours, maman peut à peine se faire réserver une carte ; du reste, elle n'en profite jamais, car l'émotion lui donne toujours la migraine le matin de la séance.

Autrefois, quand Mgr le comte de Paris a été exilé par ces affreux républicains, papa et maman se sont rendus à Eu, et ils y sont restés jusqu'au dernier moment. Ils sont allés en Angleterre aussi quand Monseigneur est mort, car papa était, paraît-il, un de ses derniers fidèles !

Aussi, j'ai son portrait dans ma chambre, à notre pauvre "Roy", entre ceux de papa et de maman, et puis, autour, ceux de mes meilleures amies, Jeanne Landry et Suzanne de Vignolles, de Geneviève et de Patrice, avec son costume marin, son premier costume d'homme.

Ainsi, je possède près de moi tous ceux que j'aime le plus !

8 novembre.

Si l'on ne s'amusait pas autant l'hiver, ce serait une saison détestable !

Mais l'on s'amuse !!!

Je ne sais trop, pourtant, si maman se décidera enfin à me laisser sortir, bien que je vienne d'atteindre mes dix-huit ans aux pêches, comme on dit dans les monologues... champêtres.

Maman me trouve encore trop jeune pour aller dans le monde, trop enfant....

Tout cela, parce que j'ai le malheur d'être petite : ce n'est pourtant pas ma faute !

Et encore, je ne suis pas si petite qu'on veut bien le dire, surtout quand je ne me trouve pas à côté de maman, qui est très grande, avec une vraie taille de reine... une reine qui aurait une jolie taille !

... Je viens de m'interrompre pour me regarder dans la glace. Certainement, j'ai grandi depuis six mois ; j'arrive maintenant en haut de la statue de Notre-Dame des Victoires qui est sur ma cheminée... et sur un piédestal !...

Et puis, j'ai remarqué en même temps—je puis bien le mettre dans mon journal, puisque personne ne le verra—que je deviens très jolie.

Autrefois, j'étais trop mince ; mais maintenant, ma taille s'est arrondie..., pas trop ! juste assez pour être très bien. Autrefois aussi, mes yeux noirs semblaient trop grands pour ma figure, comme si le bon Dieu s'était trompé en me les mettant ; aujourd'hui, ils sont tout à fait comme il faut, et ils paraissent toujours si noirs et si brillants, à côté de mes joues roses !

Cet été, il est venu à la Christinière un vieux monsieur très aimable et d'une extrême politesse, de cette vieille politesse française qui disparaît de plus en plus, assure grand'mère.

Je l'ai entendu dire un jour à maman, que Diderot semblait m'avoir devinée, quand il écrivait d'une dame du dix-huitième siècle : " Son teint fait penser à une feuille de rose tombée dans une jatte de lait ! " J'ai trouvé la comparaison très jolie et je me la suis rappelée ;... et puis, aussi, j'étais flattée du compliment !

Il y a une chose, par exemple, que j'ai toujours beaucoup aimée dans ma personne, même quand je me trouvais laide : je veux parler de mes cheveux... Ils sont si charmants ! blonds, d'un blond lumineux comme si des rayons de soleil dansaient sans cesse à travers, floconneux, légers, frissants ! En ce moment, je les relève très haut, " à l'empire ", et ils me font un petit chignon délicieux : on dirait une mousse dorée !....

Mais il me semble que je viens de faire là le portrait de mon " moi " extérieur....

Et celui de mon " moi " moral ?

Je ne l'essayerai pas, ce serait trop difficile ; et puis, une telle confession finirait peut-être par devenir compromettante.

Je puis bien dire, pourtant, que je suis un peu...— beaucoup !—coquette ; un peu... volontaire ; un peu... enfant gâtée ! Mais je crois être aussi une honnête petite créature qui voudrait bien se transformer en une personne sage, raisonnable, ne disant ni ne faisant jamais de sottises.

Ah ! quand donc cet heureux temps viendra-t-il ?

14 novembre.

Je suis fâchée, très fâchée, extrêmement fâchée !!!...

Depuis notre retour, je vivais dans un vrai paradis. Nous ne faisons pas de visites : je ne parle pas de mes stations auprès de Jeanne et de Suzanne, puisque quand je vais chez elles, c'est toujours avec le désir de les trouver... Alors ce ne sont plus de vraies visites !

Nous courions les magasins, une chose que j'adore, et maman aussi, bien qu'elle ne veuille pas l'avouer, parce que c'est un goût un peu frivole... Je prévoyais un bon petit hiver charmant, sans cours, sans catéchisme de persévérance. Comme occupations sérieuses, je réservais la musique et la peinture : puisque j'ai dix-huit ans, maman m'aurait peut-être permis d'aller dans un *vrai* atelier—un de ces ateliers où les parents ne vous accompagnent pas—afin de faire de la *vraie* peinture.

Et au chapitre des distractions, je rêvais quelques soirées....

Non pas trop ! J'aurais été raisonnable ; je n'aurais pas demandé de grands bals, pourvu que maman les remplaçât quelquefois par le théâtre....

Hélas ! au lieu de voir mes jolies espérances prendre un corps, me voilà reléguée dans le clan des petites filles qui n'ont pas terminé leur éducation !....

Nous finissions de déjeuner. Papa avait été dans ses grands jours de distraction. Il s'était plaint de ce qu'on ne lui servait jamais de tomates farcies, juste au moment où il en mangeait. Si bien qu'au dessert, probablement dans l'intention de faire oublier sa malencontreuse remarque, il demande à maman d'un air aimable :

—Que comptez-vous faire aujourd'hui, Gabrielle ?

Je suis sûre que, dans la sincérité de son âme, rien ne lui était plus égal.

Maman devait penser comme moi, car elle regarde papa avec un petit sourire et lui dit :

—Nous irons, pour la dernière fois, je l'espère, essayer la robe de Paulette.

—Ah !... Et elle est jolie, cette robe ? me demande papa, qui, décidément, sortait tout à fait de la politique.

—Oh ! charmante ! vous la verrez... en drap vieux rouge, très collante, toute garnie de fourrure... Elle me donne si bien l'air d'une demoiselle !... .

Ah ! pauvre demoiselle ! pauvre moi ! qui ne me doutais pas de ce qui allait suivre.

Maman nous avait écoutés en souriant toujours ; elle continue :

—Puis j'irai voir Mme de Simiane, à propos de ce cours dont elle m'a parlé pour Paulette.

Je regarde maman, stupéfaite :

—Un cours pour moi... Oh ! maman !...

J'avais dû parler d'un ton bien désespéré, car papa abandonne son café et répond :

—Un cours pour Paulette ?... Je croyais qu'elle en avait fini avec la science ?

Oh ! cher papa ! qui venait à mon secours.

Mais maman ne se laisse pas troubler pour si peu... hélas !

—Je trouve, répond-elle, que cette enfant est encore trop jeune pour ne plus rien faire de sérieux. Elle a bien

le temps d'être frivole... D'ailleurs, le cours dont je parle est un cours de littérature qui s'annonce comme devant être très intéressant.

Je sentais ma cause perdue : tout ce que disait maman était si sage !

Papa n'écoutait plus que vaguement ; il avait regardé sa montre, et il était l'heure qu'il partit pour la chambre, où il veut toujours être dès le commencement de la séance.

Le duc de Blancas assure que c'est là un goût très rare chez les députés.

Papa s'est levé et a dit à maman :

— Vous avez raison comme toujours, Gabrielle.

C'était très aimable pour elle ; mais pour moi, c'était dur !

Papa a dû deviner ce que je pensais, car il a passé sa main sur mes cheveux, et m'a embrassée en disant :

— Allons, fillette, soyons raisonnable !

Et il est parti.

J'aurais volontiers pleuré ! Je ne l'ai pas fait parce que je n'ai pas osé ; mais j'étais de très mauvaise humeur en dedans !

17 novembre.

Eh bien ! je ne suis plus aussi désolée de mon cours, car Jeanne et Suzanne le suivront aussi ; et quand nous sommes ensemble — trois inséparables ! — nous nous trouvons toujours bien. Et puis, Suzanne, avec son cher petit ton raisonnable, m'a un peu grondée, beaucoup encouragée ; si bien qu'en la quittant, j'avais fait ma paix avec la littérature.

Oh ! comme je t'aime, ma sérieuse Suzanne ! Si depuis quelque temps maman me trouve plus posée, c'est bien à toi que je le dois !

Pour en revenir à ce fameux cours, ce sera un cours tout à fait "select," une sorte de petite Sorbonne parisienne, rajeunie, mondaine, à l'usage des jeunes habitantes des Champs-Élysées et du parc Monceau.

Nous aurons tout ce qu'il y a de mieux en fait de maîtres, absolument le dessus du panier.

Pour mon compte, je m'intéresse seulement à M. Chambert, qui se charge des conférences littéraires ; car, par bonheur, je n'aurai rien à voir avec les autres professeurs. C'est, assure-t-on, un homme remarquable qui, bien sûr, sera un jour ministre de l'instruction publique ou membre de l'Institut... peut-être tous les deux ensemble... enfin, quelque chose dans ce genre. Il écrit des articles de fond que tout le monde lit, même les personnes qui n'y comprennent rien, parce que cela pose bien d'avoir l'air de les connaître.

C'est à maman que Mme de Simiane donnait tous ces détails ; mais j'écoutais.

Il paraît aussi que jamais, au grand jamais, il ne fait de cours de jeunes filles. Mais il condescend, cette fois, à s'occuper de nous autres, humbles petites personnes, en faveur de Mme Divoir, la dame qui organise nos conférences, parce que leurs deux familles se connaissaient depuis très longtemps.

Cette pauvre Mme Divoir a été si malheureuse ! Son mari était agent de change, très riche ; il s'est mis à jouer tant et si bien, ou plutôt si mal, qu'un jour il a été tout à fait compromis et il s'est sauvé, laissant là sa pauvre femme avec les petits enfants, s'arranger comme elle le pourrait... Combien les hommes sont lâches quand ils s'y mettent !

Mais je ne dois pas dire de mal de M. Divoir, puisqu'il est mort. Il a été puni tout de suite ; le train dans lequel il s'échappait a déraillé et il a reçu une si terrible blessure qu'il est mort deux heures après l'acci-

dent. Aussi, c'est presque une bonne œuvre de " lancer " le cours de Mme Divoir.

Si j'avais su cela dès le commencement, je n'aurais pas même essayé de lutter pour ne pas le suivre. Les bonnes œuvres sont la passion de maman ; jamais elle ne refuse son offrande à une quête. Et de plus, elle donne de très grand cœur... sans gémir, comme bien des dames que je connais—je ne les nommerai pas!—qui envoient leur aumône parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement, et avec des soupirs ! des plaintes ! des récriminations !

Je trouve, moi, que maman a bien raison, et je tâcherai toujours de l'imiter.

C'est si naturel de partager un peu !

24 novembre.

Germaine Roland a trouvé le seul vrai moyen de n'être plus envoyée au cours : elle se marie.

Elle épouse M. d'Auberive, capitaine de dragons ; elle va être obligée d'aller s'enfouir dans une garnison quelconque... et elle est enchantée.

Tant mieux ! mon Dieu, tant mieux ! mais je ne la comprends pas du tout ! En temps de paix, j'aime les militaires—les officiers, bien entendu—*comme objets d'ornement*, parce qu'ils sont très décoratifs dans un salon avec leurs uniformes... Quand je serai mariée, je tâcherai toujours d'avoir des généraux dans mes connaissances... Mais pendant les guerres, je les aime tous, les soldats et les officiers !... et pour de bon !

Maman avait l'air surprise de ce mariage.

Elle a dit à papa :

—Je n'aurais rien prévu de semblable à les voir ensemble, cet été, à la Christinière ; ils ne semblaient pas se rechercher beaucoup !

C'est étrange comme les parents oublient leur jeune temps !

Au contraire, Germaine et M. d'Auberive s'entendaient fort bien, tout en ne se parlant presque pas... Je l'avais remarqué plusieurs fois ; et surtout... j'avais vu... la veille du départ de Germaine...

Maintenant qu'ils vont se marier, je peux bien raconter... dans mon journal...

Après le dîner, nous étions réunis sur la terrasse de la Christinière, car il faisait une soirée splendide, toute bleue et tout étoilée.

Une dame, je ne sais plus laquelle, inspirée par la beauté de la nuit, dit qu'il serait délicieux d'entendre à ce moment la marche du *Songe d'une nuit d'été* ; et comme Germaine est une véritable artiste, on lui demande naturellement si elle voudrait bien la jouer.

Germaine consent très volontiers, mais elle craignait de ne pas se la rappeler par cœur.

Maman répond aussitôt qu'elle a la partition du *Songe* à quatre mains ; et M. d'Auberive, qui est très bon musicien— c'est rare pour un homme... drôle même pour un dragon—s'offre avec empressement à faire la seconde partie.

Maman nous envoie avec eux, Geneviève et moi, pour les installer, et puis aussi, je crois, parce que c'était plus convenable.

Ah ! ma présence a bien servi ! Comme j'avais mal à la tête, dès qu'ils commencent à jouer, je m'installe près de la fenêtre ouverte, dans un petit coin bien tranquille, d'où je les voyais parfaitement, et j'écoute....

C'était bien beau, cette marche dans la nuit, avec ce ciel transparent au-dessus de nous ! Aussi, quand ils ont fini, il y a un cri général :

—Encore ! encore !

De mon refuge, j'entends Germaine dire :

—Si nous jouions les airs de ballet du *Cid* ?

Bien sûr, il voulait tout ce qu'elle voulait, et il

demande à Geneviève, qui était restée pour leur tourner les pages :

—Seriez-vous assez aimable pour nous donner la partition qui est dans le petit salon ?

Geneviève s'en va avec docilité.

J'étais sans défiance, et Germaine aussi, certes ! Elle restait assise au piano, son fin profil se détachant en sombre sur la lumière des bougies.

Lui était debout auprès d'elle.

Tout à coup, d'un brusque mouvement, il se penche... et je vois... oui, je vois!.. son visage effleurer les cheveux de Germaine... près, près, près... et ses lèvres se poser là où ce n'était pas du tout leur droit....

Oh ! c'est ainsi que je le dis ! comme dans les histoires.

J'étais si intéressée que mon mal de tête disparaît du coup ! Si M. d'Auberive s'était comporté de la sorte avec moi, j'aurais été capable de lui lancer les flambeaux à la tête!... Germaine se lève toute droite ; elle était très digne ; on aurait dit une reine de tragédie offensée. Mais aussi c'était bien un peu de sa faute ! Elle avait poussé à bout ce pauvre garçon en paraissant toute la journée ne pas s'apercevoir de sa présence, et puis, pour finir, en lui jouant du Mendelssohn en tête-à-tête pendant que tous les parents regardaient la lune !... Ils auraient bien mieux fait de regarder leurs enfants !... Si jamais je suis mère de famille, je me souviendrai comme c'est naïf, les parents !

Donc, Germaine s'était levée... Et je l'entends dire à M. d'Auberive d'une petite voix basse qui cinglait comme un coup de cravache :

—Ah çà, monsieur, quelle espèce d'homme êtes-vous donc ?

(*A suivre*)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

Toujours l'affaire.—L'arrêt de la cour de cassation.—Conflit d'opinions.—L'acquiescement de Déroulède.—Le retour triomphal de Marchand.—Les manifestations contre le président Loubet.—Chute du ministère Dupuy.—Vains efforts de MM. Poincaré et Waldeck-Rousseau.—M. Bourgeois.—L'affaire du Transvaal.—Une page d'histoire.—La conférence de la paix.—L'activité de Léon XIII.—Au Canada.

Comment ne pas parler encore de cette affaire Dreyfus, qui a pris depuis le mois dernier une tournure si imprévue ? Après un rapport de M. Ballot-Beaupré, président de la chambre civile, un réquisitoire de M. Marion, procureur général, et une plaidoirie du M^{re} Marnard, avocat de Dreyfus, la cour de cassation, toutes chambres réunies, a décidé qu'il y avait lieu à révision, et que Dreyfus devait être ramené en France pour subir un nouveau procès devant une cour martiale qui sera tenue à Rennes. Il me serait difficile de cacher aux lecteurs de la REVUE que j'attendais un autre dénouement. Dreyfus m'a toujours semblé coupable, et le parti dreyfusard m'a toujours paru détestable dans ses tendances et ses manifestations. Quand on songe que l'immonde Zola en est un des grands maîtres, que tout ce qu'il y a de plus impie, de plus révolutionnaire, de plus anti-français, est enrôlé sous ce drapeau, tandis que, d'autre part, tous nos amis de France, la presse catholique, les écrivains les plus éminents, comme Brunetière, François Coppée et tant d'autres, étaient anti-revisionnistes, on conçoit que les sympathies de ceux qui aiment vraiment la France se soient portées plutôt vers le second groupe que vers le premier.

Si Dreyfus n'est pas coupable, il est certain qu'une distinction s'impose entre sa cause et ses partisans. Il est possible que de part et d'autre, on se soit moins attaché au mérite de la question qu'à ses accessoires, et qu'aux yeux du plus grand nombre les accessoires soient devenus le principal. Les accessoires, ce sont les injures à l'armée, l'esprit d'anarchie, les explosions de passion anti-religieuse et anti-nationale dont le gros du parti dreyfusard a

donné le spectacle. En présence d'un tel déchainement, les meilleurs esprits se sont instinctivement sentis poussés à identifier la personne et le cas de Dreyfus avec les énergiques qui se constituaient bruyamment ses vengeurs.

Quoi qu'il en soit, la cour de cassation a prononcé souverainement. Bon gré mal gré, il faut s'incliner devant cet arrêt rendu par les quarante-neuf plus hauts magistrats de France. Malheureusement, les passions n'ont pas désarmé. Les dreyfusards, au lieu de se montrer satisfaits et de rester calmes au milieu de leur victoire, se répandent en invectives contre l'armée et en menaces de représailles. Tandis que quelques-uns des anti-dreyfusards accusent les magistrats d'être vendus.

Pour donner une idée de la divergence d'opinion que l'arrêt de la cour de cassation a fait naître même parmi nos amis de France, voici deux citations, l'une de la *Vérité* de Paris, l'autre de l'*Univers* :

“ Ce qu'on ne voulait pas prévoir est arrivé, dit la *Vérité* :

“ La cour de cassation, conformément aux conclusions du rapport Ballot-Beaupré, a prononcé la revision du procès Dreyfus, avec renvoi devant le conseil de guerre de Rennes.

“ Le moins qu'on puisse dire d'un pareil arrêt, c'est qu'il ne se fonde sur aucun motif vraiment juridique et légal, puisque, pas plus que le rapport qui en fut la préface, il ne prouve d'une façon évidente l'existence du fait nouveau, requis par la loi pour justifier la revision.

“ Il s'ensuit que la conviction de ceux qui, sur la foi de deux arrêts de conseils de guerre—celui qui concerne Dreyfus et celui qui concerne Esterhazy—sur la foi aussi des déclarations répétées et conformes de cinq ministres de la guerre, tenaient Dreyfus pour coupable, n'en sera pas atteinte.

“ C'est au conseil de guerre de Rennes, désormais, qu'il appartient de dire, d'une façon définitive, au point de vue légal, ce que vaut la décision du conseil de guerre de Paris proclamant la culpabilité de Dreyfus.

“ Mais, après les manifestations illégales du rapport Dreyfus et de la cour de cassation, l'indépendance du conseil de guerre rest-elle entière ?

“ Nous souhaitons que, malgré tout, l'indépendance des juges militaires appelés à se prononcer de nouveau sur le cas de Dreyfus triomphe des difficultés qui menacent de l'entraver.”

De son côté, l'*Univers* dit :

“ Nous avons promis de nous incliner ; nous nous inclinons sans retard ni réserves. Nous acceptons pleinement la décision des magistrats, non seulement parce que nous ne pouvons pas faire autrement, mais parce que nous estimons qu'elle émane d'une juridiction compétente, informée, libre et consciencieuse. Nous nous en étions remis à ses lumières ; nous considérons son arrêt comme l'expression de la justice. Il est celui qui devait être rendu.

“ Disons-nous le mot ? cet arrêt nous soulage. Ce n'est pas que nous en soyons à croire Dreyfus innocent ; non, certes. Tant que le conseil de guerre ne l'aura point acquitté,—s'il l'acquitte,—nous continuerons à le tenir pour très probablement criminel. Mais, vraiment, trop d'obscurités règnent dans cette affaire, on y a commis trop d'irrégularités !

“ Nous avons travaillé longtemps de tout notre pouvoir à maintenir Dreyfus au bagne. Nous l'avons fait de la meilleure foi du monde, certain,—et nous le sommes toujours,—de l'indépendance et de la conscience des juges de 1894. D'autre part, elle était si répugnante, en majorité, la bande qui travaillait à la revision ! *Condottieri* de plume, payés pour leur vile besogne ; anarchistes et socialistes, se précipitant sur une bonne occasion d'avancer leurs affaires politiques et privées ; énergiques, hurlant d'une joie fauve et répandant leurs réserves de haine et de rage sous forme d'injures atroces et d'abominables calomnies : voilà, principalement, ce que nous avons devant nous. Comment n'être pas de l'autre côté ?

“ N'importe, il y a une question qui doit primer tout le reste : la justice.

“ Les juges militaires de Rennes examineront et décideront. Comme nous nous en étions rapporté à la cour suprême pour la question de savoir s'il y avait lieu à reviser, nous nous en rapportons pleinement au conseil de guerre pour la sentence définitive.”

D'autres journaux de nuances diverses, tels que l'*Autorité*, la *Libre-Parole*, l'*Intransigeant*, flétrissent comme une forfanterie l'arrêt de la cour de cassation.

Au milieu de tout ce conflit d'opinions, d'affirmations et de dépositions contradictoires, une foule d'esprits honnêtes en sont réduits à se demander avec angoisse : où est la vérité ? L'affaire Dreyfus restera-t-elle un problème ? Attendons le jugement du conseil de guerre.

*
* *

L'arrêt concernant le procès Dreyfus avait été précédé d'un verdict d'acquiescement rendu par le jury de la Seine dans le procès de Paul Déroulède. J'ai raconté, dans une causerie antérieure, la tentative hasardée du poète-député, et j'ai esquissé sa physionomie très originale. Le chef de la ligue des patriotes a soutenu crânement les débats judiciaires. Il n'a pas essayé de s'excuser, il s'est au contraire écrié : " Je vous le déclare, si vous me condamnez, vous ne ferez que retarder l'heure du réveil, et, si vous me rendez à la liberté, je recommencerai. Oui, je le jure, je recommencerai ! Je ne suis pas un ambitieux.... J'aime mon pays ! Mon pays souffre ! J'irai jusqu'au bout ! "

Et, après cette hardie déclaration, les jurés ont acquitté Déroulède. Ce dénouement a été l'occasion d'une ovation et d'une manifestation enthousiaste en son honneur.

Le gouvernement a été très ennuyé de ce verdict. Et il a montré son dépit en demandant des peines disciplinaires contre le président Tardif et contre l'avocat général, auxquels il reproche d'avoir manqué de fermeté.

*
* *

L'arrivée du commandant Marchand à Paris a presque coïncidé avec le procès Déroulède et le jugement dans l'affaire Dreyfus. Cette arrivée a été triomphale. Le vaillant explorateur a été acclamé, acclamé encore, et accueilli par le peuple de Paris aux cris de : *Vive Marchand ! Vive la France ! Vive l'armée !* Cette réception enthousiaste, au milieu des tristesses de l'heure présente, a été comme une soupape qui a permis aux braves gens d'exhaler leurs sentiments patriotiques.

*
* *

L'excitation causée par tous ces incidents a atteint son point culminant, lors de la manifestation hostile dont le président Loubet a été la victime aux courses d'Auteuil. Il a été hué, assailli, et même frappé. On a crié : *A bas Loubet ! Vive l'armée !* Il semble qu'on ait voulu à la fois protester contre le régime actuel, et contre l'arrêt de la cour de cassation. De nombreuses arrestations ont été faites, parmi lesquelles on a remarqué celle de M. Bertrand de Mun, fils de l'illustre orateur, dont le seul crime est d'avoir crié : *Vive l'armée !*

Le gouvernement a pris des mesures sévères pour réprimer ces désordres et en rendre le retour impossible. Il a mis quinze mille hommes sous les armes pour protéger le président aux courses de Longchamp, huit jours plus tard, et il a poursuivi les délinquants, contre lesquels il a requis toutes les rigueurs de la loi.

*
* *

Pour couronner toute cette série d'événements sensationnels, le cabinet Dupuy s'est effondré sous les coups des divers partis mécontents de son attitude. Les dreyfusards, trouvant le ministère trop lent à servir leurs vengeances, et les anti-dreyfusards, irrités de sa trop grande complaisance pour les vengeurs, se sont rencontrés une bonne après-midi autour d'un ordre du jour malveillant, et ont jeté bas le cabinet. Depuis ce moment, 12 juin, la France est en crise ministérielle. Le président Loubet a accepté la démission de M. Dupuy, et appelé M. Poincaré à former un nouveau ministère. M. Poincaré, né en 1860, député en 1887, ministre de l'Instruction publique en 1893 dans le cabinet Dupuy, et dans le cabinet Ribot en 1894, avocat distingué du barreau de Paris, orateur remarquable, ne tenait nullement à assumer maintenant le fardeau du pouvoir. Cependant il a répondu à l'appel du président, et a essayé de former un cabinet de concentration. La vieille histoire : tant de modérés, tant de radicaux, et vogue la galère jusqu'au premier écueil ! M. Poincaré a échoué. M. Waldeck-Rousseau, sénateur, ancien ministre dans le cabinet de Gambetta, l'un des maîtres du barreau français, a été mandé alors par M. Loubet, et s'est mis, sans enthousiasme, en devoir de construire lui aussi, avec des pièces rapportées, un ministère disparate. Il n'a pas été plus heureux. Les radicaux sont trop exigeants. Le président s'est alors tourné vers M. Léon Bourgeois, l'ancien premier ministre radical, franc-maçon haut gradé et sectaire jusqu'au bout des ongles. M. Bourgeois représentait la France au congrès de la paix, à la Haye. A l'heure où j'écris, le cabinet Bourgeois n'est pas encore formé. Ce serait fatalement un très mauvais ministère.

*
* *

En Angleterre, depuis un mois, l'opinion publique est absorbée par les difficultés du Transvaal.

Le territoire connu sous ce nom a été colonisé par les Boërs, mot hollandais qui signifie fermier. On sait qu'une émigration hollandaise fonda la colonie du cap de Bonne-Espérance, vers le milieu du 17^e siècle. Cette colonie fut renforcée, en 1687 et 1688, par un groupe de huguenots français, après la révocation de l'édit de Nantes. Ce contingent français se fondit bientôt dans l'élément hollandais. En 1806 la colonie du Cap tomba définitivement au pouvoir de l'Angleterre ; mais la population hollandaise conserva sa langue et ses mœurs.

Peuple de pasteurs, les Boërs se plièrent difficilement aux coutumes et aux pratiques des nouveaux dominateurs de leur pays. Vers 1894, une forte émigration alla fonder la colonie d'Orange. Mais les Anglais y arrivèrent bientôt et y établirent encore leur souveraineté. Alors une seconde émigration se produisit, et d'Orange, un groupe considérable de Boërs traversa le fleuve Vaal, et alla s'établir dans le Transvaal, — *au delà du Vaal*. Sous la direction d'un homme énergique, nommé Prétorius, qu'ils élirent président, ils fondèrent la ville de Prétoria, et se constituèrent en république indépendante en 1852.

Vingt-cinq ans plus tard, les Anglais arrivèrent encore pour implanter leur domination à Prétoria. Mais, cette fois, les Boërs, au lieu de s'enfoncer plus avant dans le continent africain, coururent aux armes, après avoir épuisé les démarches pacifiques auprès du gouvernement anglais. Prétorius, le fils de l'ancien président, Krüger et Joubert, se mirent à la tête du mouvement émancipateur. Joubert, improvisé général, battit les troupes anglaises. A la fin, en 1884, le colonel Gladstone reconnut pratiquement l'indépendance du Transvaal, par une convention dont la seule clause restrictive était celle en vertu de laquelle la république Sud-Africaine — tel était son nom officiel — ne pouvait conclure de traité nuisible aux intérêts de la Grande-Bretagne ou de ses colonies dans l'Afrique du Sud. Ce fut M. Paul Krüger, élu président, qui signa cette convention.

Peu d'années après, de riches gisements aurifères furent découverts au Transvaal. Une immigration considérable s'y porta. Les nouveaux venus étaient en grande majorité Anglais, et atteignirent bientôt le chiffre de 100,000 âmes. Une ville importante, Johannesburg, poussa comme par enchantement au milieu du territoire minier, appelé le Rand.

La population nouvelle, à laquelle on donna le nom de *Nitlanders*, manifesta au bout de quelques années un vif mécontentement. Elle se plaignit d'être taxée outre mesure, et de ne pas jouir des droits politiques possédés par le Boërs. Mais ceux-ci, s'appuyant sur l'expérience du passé, ne se montrèrent pas disposés à accorder sans garantie les droits électoraux et parlementaires à ces étrangers qui pouvaient venir à les noyer et à détruire l'indépendance de la république au profit de l'Angleterre.

Les *Nitlanders* et leurs amis du dehors voulurent alors tenter un coup de main, comme celui qui avait réussi en 1877. Plusieurs des principaux membres de la *Compagnie à charte de l'Afrique du Sud*,—la *Chartered*, comme on l'appelle couramment,—dont le président était le célèbre Cecil Rhodes, premier ministre du Cap, et qui avait de grands intérêts miniers au Transvaal, tramèrent une invasion à main armée dans la république sud-africaine, de concert avec un certain nombre de chefs *Nitlanders* de Johannesburg, qui avaient fondé une association nommée l'*Union nationale*.

Le 30 décembre 1895, le Dr Jameson, l'un des administrateurs de la *Chartered*, envahit le Transvaal à la tête d'une colonne de 800 hommes. Mais le général Joubert, le héros de la guerre nationale de 1880, accourut aussitôt avec ses Boërs, harcela la colonne, la décima, l'enveloppa, lui coupa la retraite, et finalement la força à se rendre prisonnière. Alors le gouverneur du Cap, sir Hercule Robinson, désavoua Jameson, le gouvernement anglais repoussa l'accusation de complicité portée contre lui, et Cecil Rhodes, le président de la *Chartered*, se vit forcé de se démettre comme premier ministre du Cap. Le gouvernement du Transvaal fit arrêter les conspirateurs de Johannesburg, parmi lesquels on remarquait au premier rang le colonel Rhodes, frère de l'ex-premier ministre.

L'ordre fut donc rétabli au Transvaal. Mais les causes d'agitation n'étaient pas disparues. Les *Nitlanders* recommencèrent bientôt à pétitionner pour obtenir une plus grande somme de droits politiques. Ils envoyèrent en Angleterre des requêtes pour demander protection. Ils finirent par déterminer le gouvernement anglais à intervenir auprès du gouvernement sud-africain. Un haut commissaire impérial, sir Alfred Milner, fut nommé pour aller négocier un arrangement avec le président Krüger. La conférence entre l'envoyé britannique et le président vient d'avoir lieu. Sir Alfred Milner demandait que tout *Nitlander* pouvant justifier cinq ans de

résidence, eût la franchise électorale, et qu'on augmentât la représentation des districts miniers. C'était faire tomber à courte échéance la politique entre les mains des étrangers. M. Krüger, de son côté, consentait à augmenter dans une certaine mesure la représentation des districts miniers, mais voulait entourer la naturalisation d'un système de délais et de garanties qu'il juge nécessaires au maintien de l'indépendance nationale. Les deux négociateurs n'ont pu s'entendre, et la conférence a été rompue. Une grande agitation règne à Johannesburg, où une assemblée de cinq mille hommes a eu lieu pour protester contre l'ultimatum du président. Le Volksraad, ou parlement du Transvaal, a ratifié, au contraire, l'action de M. Krüger.

Ces nouvelles ont produit une vive sensation en Angleterre.

Les journaux jingoïstes jettent feu et flamme contre la petite république sud-africaine. On parle de guerre, de mobilisation de troupes, etc. Bref, la situation est très tendue. Mais lord Salisbury va-t-il se décider à violer la convention de 1884? C'est la question que le public anglais se pose en ce moment.

* * *

Au milieu de ces bruits de guerre, la conférence de la paix poursuit ses travaux. Mais l'odieuse exclusion du Pape a paru pour leur succès un bien mauvais augure. La presse catholique de l'univers a protesté unanimement contre cette indignité, dont le gouvernement italien a été l'instigateur, et les autres pouvoirs les complices.

Il paraît que la question de l'arbitrage est en ce moment une pierre d'achoppement sur le chemin de la conférence. On prétend que le gouvernement allemand est opposé en principe à un tribunal d'arbitrage. Une dépêche de Berlin donne cette information: "La *Gazette de Cologne* exprime l'avis que la conférence se terminera bientôt sans résultat. Cette opinion est partagée par une vingtaine de journaux influents."

* * *

La convalescence du Saint-Père est marquée par un regain de vigueur et d'activité. La bulle d'indiction pour le jubilé a été suivie de près par l'Encyclique sur le Sacré-Cœur, deux grands actes pontificaux qui sont un éloquent appel à l'esprit de foi de

l'univers catholique. Enfin la lettre récente de Léon XIII à l'archevêque de Bourges, a montré le Souverain Pontife toujours ferme dans ses directions relatives à la politique française. Il réaffirme son désir de voir les catholiques accepter loyalement la forme républicaine comme fait constitutionnel, et travailler, non pas à renverser la république, mais à obtenir dans son sein l'influence qui leur permettra de reconquérir ou de sauver leurs libertés perdues ou menacées.

*
* *

Au Canada les événements nouveaux ne sont pas abondants. Comme je le faisais pressentir dans ma dernière causerie, M. le chanoine Cloutier, curé de la cathédrale, a reçu ses bulles comme évêque de Trois-Rivières. C'est Mgr Marois, grand vicaire de Mgr Bégin, qui est allé les lui remettre. Cette circonstance a donné lieu à une démonstration toute spontanée de joie et de gratitude. Mgr Marois s'est acquitté de sa tâche avec un tact admirable, et Mgr Cloutier a prononcé des paroles qui montrent bien qu'il est le digne fils de Mgr Lafleche. La consécration du nouvel évêque est fixée au 25 juillet.

Détail digne de mention et d'admiration : le nouveau prélat compte deux frères prêtres et sept sœurs religieuses. Dix membres de la même famille consacrés au Seigneur !

*
* *

La session fédérale se poursuit lentement. Les bills relatifs à l'achat du chemin de fer de Drummond ont été adoptés par les communes après une longue discussion. Le bill de redistribution est devant la chambre et le débat est commencé. Si les rumeurs sont fondées, ce débat sera long et mouvementé. On prétend que la session ne peut pas se terminer avant le mois d'août.

Le budget supplémentaire pour l'année courante a été soumis. Il porte la dépense totale de l'exercice actuel à \$51,816,000. On attend maintenant le budget supplémentaire pour l'année prochaine.

M. Tarte, ministre des travaux publics, gravement malade du foie, est obligé d'abandonner la session pour aller se faire soigner en Europe.

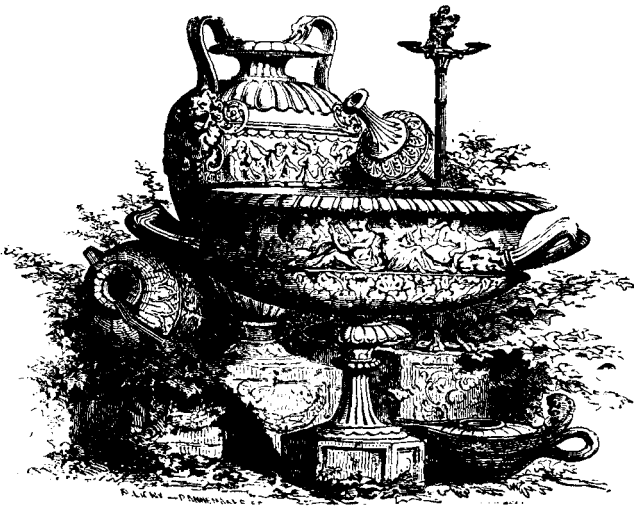
Un membre de l'opposition, M. Costigan, ancien ministre conservateur, est passé du côté libéral. Ses anciens collègues et amis lui ont vivement reproché cette attitude.

* * *

Et la conférence anglo-américaine ? Elle est l'objet de plusieurs déclarations légèrement contradictoires. Il semble certain que c'est la question des frontières de l'Alaska qui a été l'obstacle à une entente. Il aurait été question de soumettre ce point à un arbitrage ; si cette solution prévalait, alors les travaux de la conférence pourraient être repris au mois d'août et on pourrait peut-être s'entendre sur les autres difficultés qui existent entre le Canada et les Etats-Unis.

Ths Chapais.

Québec, 25 juin 1899.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Louis Veillot, par Eugène Veillot (1813-1845). Un fort volume in-8°, orné d'un portrait d'après J.-E. Lafon. Chez Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.90.

Voilà un livre qu'il n'est pas nécessaire de recommander, il suffit d'en signaler l'apparition pour que tout le monde, amis comme adversaires de la grande cause à laquelle Louis Veillot a consacré sa vie, veuille se le procurer. Disons seulement avec l'auteur ce que contient ce volume :

« Ce premier volume prend naturellement Louis Veillot à sa naissance (1813) : il le conduit jusqu'au lendemain de son mariage (1845). J'y raconte son enfance, son adolescence, ses débuts dans les lettres et la politique, sa conversion et les sept premières années de sa vie de combat pour l'Eglise. C'est un volume bien rempli. Que de choses cependant j'avais notées, rédigées et qu'il a fallu écarter pour n'être pas trop long ! J'ai connu sur ce point l'embarras des richesses. Je crois, d'ailleurs, avoir bien choisi et je suis sûr que l'essentiel est resté. Enfin, s'il y a lieu, le second volume, sur certains détails, complétera le premier.

* * *

Le Monastère des Oiseaux, les origines, la Révérende Mère Marie-Sophie (1811-1863), par le P. Victor Delaporte, de la Compagnie de Jésus. Un beau volume in-8°, illustré, chez V. Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.25.

Le Monastère dit *des Oiseaux* est connu à Paris, en France et hors de France. Tout le monde sait que cette maison d'éducation, dirigée par les religieuses de Notre-Dame, fondées par saint Pierre Fourier, est l'une des plus célèbres de la capitale et l'une des plus méritantes.

Ce Monastère a son histoire ; une histoire de bientôt cent ans, riche de souvenirs et de leçons. C'est cette histoire que raconte le R. P. V. Delaporte, dans les quinze chapitres de ce beau volume. A une époque où l'on agite, avec plus de fracas que de profit, la question de l'éducation des filles, il était opportun de montrer, pièces en main, comment un Ordre de religieuses enseignantes, établies par un saint éducateur et apôtre, approuvées et louées par les Papes, encouragées par une foule de personnages autorisés, voire même illustres, a compris et réalisé cette mission, depuis les sombres jours de la Révolution et les années mouvementées de l'Empire.

Les origines de ce monastère au nom poétique, la vie de la fondatrice, jeune orpheline échappée, comme par miracle, à la prison des Carmes et à l'échafaud ; la vie, réellement féconde et glorieuse, de la Révérende Mère Sophie, première Supérieure des Oiseaux ; les méthodes pratiquées, justifiées par une suite constante de succès ou de témoignages : voilà le sujet de cet ouvrage qui est bien, à certains égards, l'histoire de l'éducation catholique des jeunes filles, en France, au XIX^e siècle ; — histoire pleine d'épisodes de piété, de dévouement, de science éducatrice ; pleine aussi d'incidents, comme ceux de 1830 ou de 1848 ; de conversions fameuses et d'autres merveilles de Dieu.

Ceux qui ont lu la *Correspondance* de Louis Veillot savent quels liens de foi rattachaient le grand écrivain à l'Eglise des Oiseaux — la première dédiée, en France, au Sacré-Cœur. — On verra ici comment il y amenait, en triomphe, ses "prisonniers de Jésus-Christ". Combien d'autres personnalités ont été en relations avec la Maison des Oiseaux ! C'est ce que l'on admirera dans ce récit vivant et varié, où les grands noms de Pie IX, de cardinaux et d'évê-

ques fameux, de princes ou princesses de France et d'Allemagne, se rencontrent avec ceux de femmes admirables, élevées dans cette oasis bénie ; puis avec ceux des humbles, des pauvres qui, par légion, y ont trouvé la vie du corps et de l'âme.

Ces lignes suffisent à indiquer le haut intérêt d'une œuvre à la fois historique, pédagogique, littéraire, écrite par le P. V. Delaporte.

A. L.

* *

Aux Mères, causeries sur l'éducation, par le P. Charruau, S. J., auteur de "Mes Parents." Un volume in-18 jésus, chez V. Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

Voici un livre que goûteront médiocrement les *dillettanti* de l'éducation tant universitaire qu'exotique ou fin de siècle. En revanche nous le recommandons hardiment *aux Mères*. Il leur suffira d'être chrétiennes et sérieuses pour se plaire à la lecture ou mieux encore à la méditation de ces pages dont un grand nombre sont exquises. Nous croyons que l'auteur de *Mes Parents*—révélons sans remords l'identité de personnes—n'avait, pour venir sans peine à bout de ce nouveau et encore très aimable travail, qu'à consulter son expérience personnelle et les souvenirs du *home* familial. Il a d'abord fait bénéficier un bon nombre de jeunes gens du système qu'employèrent non sans bonheur *Mes Parents*. Après la pratique successivement subie et appliquée, il nous donne aujourd'hui la théorie commune *aux parents* et au fils. Nous tenons pour assuré qu'aucune de celles qu'avait en vue l'auteur ne voudra rien diminuer des éloges que nous exprimons, ni de ceux plus grands encore que méritent cette théorie et ce livre, éloges que comprendront et amplifieront, je pense, les seules lectrices dont le suffrage a du prix aux yeux du très distingué et très pieux écrivain. Quant à lui, qu'il trouve sa récompense—récompense aussi exquise que rare—dans l'assurance que ses livres étendent le bien de son action personnelle plus loin encore que ne l'espérait son apostolique ambition.

J. M.

* *

Une âme religieuse, mademoiselle de Louvencourt, fondatrice des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, sa vie, ses œuvres, par l'abbé Gustave Monteuis, lauréat de l'Académie française, auteur de *l'Âme d'un Missionnaire*. Un volume in-8°, orné de deux portraits, chez V. Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.00.

Le nouveau livre que publie M. l'abbé G. Monteuis n'est pas une simple *biographie*, redisant des souvenirs chers à la famille de Louvencourt, aux filles de la sainte fondatrice ou aux populations picardes, toujours si avides des gloires de leur riche province ; elle est avant tout une *Étude psychologique de l'âme religieuse*, comme l'indique son principal titre.

Marie-Joachim de Louvencourt, par les aspirations de son âme élevée, et bientôt, par les épreuves de sa vie, fut tout entière absorbée en Dieu, ne faisant trêve à ses adorations et à ses prières que pour le retrouver et se sacrifier à Lui dans le culte du *Saint-Sacrement*, le soin *des Pauvres* et la pratique de toutes les *Vertus religieuses*. Bien plus, elle forma ses compagnes à cette même vie d'union à Dieu. Ses précieux conseils, puisés dans la méditation et fruits du travail personnel, forment la partie la plus originale, la plus instructive et la plus édifiante de cet intéressant ouvrage. Sous la douce influence de ces pieuses exhortations, toujours vraies même en notre siècle, tous se sentiront portés au bien et rediront son aspiration favorite : "*Vive Dieu et son unique Bon Plaisir !*"

Mademoiselle de Louvencourt se félicitait d'unir dans sa vie "la contemplation de Marie à l'activité de Marthe." Son histoire conserve ce même avantage, et son exemple la même efficacité. Elle est de nature à édifier également toutes les âmes chrétiennes et toutes les âmes religieuses, car, par ses œuvres autant que par ses vertus, elle peut également servir de modèle et

d'inspiration à celles qui s'appliquent à la vie contemplative, au soin des pauvres et à l'éducation de la jeunesse.

Telle est la belle âme que M. l'abbé Monteuis a analysée, ou mieux, qu'il a fait vivre devant nous, pour la consolation de ses filles et l'édification de tous, dans un style élégant et facile dont le charme ajoute à l'intérêt des faits qu'il raconte et des idées qu'il exprime. Aussi, pouvons-nous prédire à *l'Âme religieuse* le succès obtenu par sa sœur aînée, *l'Âme d'un missionnaire*.

L. D.

* * *

Monseigneur Henri Verjus, évêque titulaire de Limyre, de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, premier apôtre de la Nouvelle-Guinée, sa vie, par le R. P. Jean Vaudon, de la même société. Un beau volume in-8° illustré d'un portrait et de deux cartes en couleur, chez V. Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.50.

“Ce nouveau livre, a dit Mgr l'archevêque de Bourges, est à tous égards digne de ses aînés. Il est de ceux qui émeuvent et captivent.

“Aussi cette œuvre est-elle autre chose qu'un éloge compassé et monotone de la vie du saint missionnaire.

“C'est cette vie, rendue présente et agissante par une sorte d'évocation; cette vie, surprise dans des notes et des correspondances qui nous livrent, jour par jour, ce qui en fit le secret; ses pensées, ses sentiments, ses joies, ses aspirations, ses espoirs, ses enthousiasmes, ses élans de piété, et aussi — car les natures d'élite n'ont point le privilège d'y échapper — ses peines d'esprit et de cœur, ses craintes, ses luttes, ses abattements, ses souffrances; cette vie, enfin, replacée par une merveilleuse reconstitution de scènes, naïves ou touchantes, gracieuses ou austères, familières ou poignantes, sur les théâtres divers où elle s'est formée, développée, dévouée et finalement sacrifiée.

“C'est en connaisseur d'âmes que vous avez retracé ces états d'âmes, et, sans parler du lettré qui se décèle partout, c'est en véritable artiste que vous avez su mettre en jeu, pour peindre les lieux et les choses, cette admirable gamme de couleurs, dont les reflets délicatement nuancés se jouent dans la trame de votre récit. Plus d'un lecteur ajoutera que vous avez fait aussi œuvre de savant et vous saura gré de la très inédite et large contribution que votre livre apporte à l'étude d'une vaste contrée, à peine mentionnée jusqu'ici sur les cartes du monde.

“Mais le pieux souci d'éclairer d'une vive et belle lumière tout ce qui, par quelque côté, touche à l'histoire du vénérable apôtre, ne vous a point fait perdre de vue ce qui fut la passion ardente et peut-être unique de son âme, je veux dire la soif de l'immolation et du sacrifice. Passion innée et jamais assouvie!”

* * *

A travers le XIXe siècle. — Hommes et choses, études, voyages, etc., par Lucien Degron, auteur du *Grand Combat contemporain*. Un fort volume in-8° de viii-506 pages, chez V. Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.50.

Le nouveau volume de M. Lucien Degron présente, sous une forme variée, l'histoire de l'idée chrétienne et du mouvement religieux en notre siècle. C'est comme une série de tableaux qui passent devant nos yeux : monographies, récits historiques, récits de voyages, études, etc... *Chateaubriand* d'abord : c'est le génie initiateur dont la vie se déroule comme un poème. Nous avons, dans *Alfred de Musset*, un témoin et une victime de la recrudescence d'incrédulité qui signala la période de 1830. *Lacordaire* présente un heureux contraste avec *l'Enfant du siècle*; c'est l'apôtre, le moine citoyen et patriote, qui combattit le mal auquel succombait l'enteur de *Rolla*.

La presse est devenue une puissance et l'instrument d'apostolat le plus efficace. *Louis Veillot* est le plus vaillant à s'en servir pour faire reconquérir au

surnaturel sa place. Le surnaturel, c'est la principale préoccupation de l'auteur de ce volume de le faire rentrer dans tous ses domaines. Cela éclate dans ses récits de voyages (surtout dans son voyage au pays de saint François de Sales), dans ses études littéraires, artistiques ou historiques (voir l'esquisse d'histoire contemporaine). Ce nouveau volume apporte un complément et un commentaire à ses aînés, *le Surnaturel dans l'Art et le Grand Combat*. Il mérite le même succès.

*
* *

La Reine Victoria et son Jubilé, par A.-B. Routhier. 1 vol. in-16, chez C. Darveau, à Québec, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

L'honorable juge Routhier, dont les écrits sont toujours si appréciés, vient d'ajouter un petit volume très intéressant à la série de ses ouvrages. C'est un récit des fêtes jubilaires précédé d'un éloge historique de Sa Majesté la Reine Victoria. Ce petit volume est illustré de plusieurs gravures qui malheureusement laissent à désirer.

*
* *

Guide du conciliateur, par Marc Sauvalle. 1 vol. in-32. Prix : 50 cts broché et 60 cts relié, chez C. Théoret, nos 11 et 13, rue Saint-Jacques, à Montréal, et chez tous les libraires de la province de Québec.

Une des lois les plus utiles que la législature de la province de Québec ait jamais passées est certainement la *Loi concernant la conciliation*, passée à la dernière session.

M. Marc Sauvalle a eu la bonne pensée de publier un petit livre expliquant cette loi nouvelle, en définissant le sens et l'idée, et fournissant toutes les indications nécessaires pour mettre les conciliateurs à même de remplir leurs fonctions avec convenance et avec fruit. Ce petit livre est indispensable pour tous ceux qui seront appelés à remplir ces belles fonctions de pacificateurs et de conciliateurs.

*
* *

Monographies de Plantes Canadiennes, suivies de Croquis champêtres et d'un Calendrier de la Flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte, avocat, secrétaire de l'École littéraire de Montréal, avec des illustrations par Edmond-J. Massicotte. 1 vol. in-8°, chez C. O. Beauchemin et fils, éditeurs, à Montréal. Prix : 50 cts.

Ce n'est pas une sèche nomenclature des plantes canadiennes que nous donne M. Massicotte, mais une intéressante description, entremêlée du langage des fleurs et de citations poétiques, qui rendent la lecture de ce volume très attrayante. Nous le recommandons tout spécialement à nos jeunes filles et jeunes gens qui ont l'avantage de passer l'été à la campagne; ils s'instruiront agréablement sur une science très utile et trop négligée.

Heureux l'ami des plantes !

Il parcourt, il décrit leurs beautés ravissantes ;
Il admire, il adore, il chérit l'Éternel,
Et voit dans chaque mousse un chef-d'œuvre du ciel.

Et puis l'on jouit mieux de tout ce que Dieu a semé de beautés sous nos pas, lorsqu'on sait les comprendre.

Sais-tu ce que je vois ?

Belle autant que jamais je vois fleurir la terre ;
Je vois briller aux cieux l'azur que rien n'altère.
Ainsi qu'aux plus beaux jours, de tendresse enivré,
L'oiseau chante, et les lis n'ont pas dégénéré.

* * *

La librairie Cadieux et Derome vient de mettre en vente, au prix de 25 cts, un petit volume qui exhale le parfum du plus pur patriotisme. Il est l'œuvre de M. l'abbé S. Corbeil, Th. et D. C. D. Il contient un drame en trois actes, intitulé : **Chomedey de Maisonneuve**, joué au séminaire de Sainte-Thérèse ; un sermon prononcé à Québec, à l'occasion du dévoilement de la statue de **Samuel de Champlain**, et, sous le titre de **Trois auroles**, un fragment de celui donné à Montréal en 1893 pour la fête Saint-Jean-Baptiste.

* * *

Signalons aussi l'ouvrage que M. J.-C. Auger, ancien notaire et actuellement régistrateur à Montréal, vient de publier sous le titre de : "**Compilation et Recueil des Lois statutaires** touchant l'enregistrement des droits réels et des privilèges et hypothèques qui, dans la province de Québec, assurent les droits du propriétaire et du créancier, depuis l'ordonnance d'enregistrement jusqu'à nos jours ; accompagnée de *remarques et observations*, résultat d'une longue expérience dans la tenue du bureau d'enregistrement, et d'une étude attentive et raisonnée de notre système hypothécaire, par l'Association des Régistrateurs de la province de Québec ; suivie d'une *table alphabétique* contenant une analyse et un résumé succinct du texte de ces lois, pour en faciliter la recherche et l'étude."

Cet ouvrage, qui est en vente à la librairie Cadieux et Derome, est indispensable aux avocats, notaires, agents d'immeubles, en un mot à tous ceux qui ont à s'occuper d'immeubles, de prêts et de transactions quelconques sur les propriétés.

* * *

Une âme d'apôtre.—Le Père Victor Delpech, S. J., missionnaire au Maduré (1835-1887), par le P. Pierre Suau, S. J. Ouvrage contenant onze gravures hors texte d'après les dessins de P. Victor Delpech. 1 vol. in-12, chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

Beau et intéressant volume qu'on ne saurait trop recommander. La beauté de cette âme, si vraiment sacerdotale et si saintement poétique, se révèle tout entière dans le journal intime que l'auteur a cité abondamment, estimant avec raison que rien ne valait mieux, pour peindre son héros, que de le laisser parler lui-même. Pages admirables qui semblent avoir été dictées par saint François Xavier, dont le père Delpech continuait les vertus, sur le théâtre même de son apostolat !

* * *

La librairie *Hachette et Cie*, de Paris, a entrepris la publication d'une nouvelle édition des **Origines de la France contemporaine**, par M. H. Taine. L'ouvrage aura 11 volumes.

La 1^{re} partie : *l'Ancien Régime*, en 2 volumes, et la 2^e partie : *la Révolution : l'Anarchie*, également en 2 volumes, sont en vente chez Cadieux et Derome, à Montréal, au prix de 85 cts le volume.

Nous voudrions pouvoir louer sans réserve ce magistral ouvrage qui ouvrit à son auteur les portes de l'Académie française, en 1878 ; malheureusement cela ne nous est pas possible pour le moment. Nous aurons à revenir sur un sujet aussi important.

A. L.